

# LEGION D'HONNEUR

Par décret en date du 5 décembre 1960, publié au J. O. N° 286 du 9 décembre 1960, sont promus dans l'Ordre National de l'Honneur, « Mutilés de Guerre des T. O. E. », au grade de :

Officier  
Chevalier

Monsieur SENY Jacques, ancien Lieutenant du 1<sup>er</sup> R. E., actuellement Capitaine en Retraite (rang du 4 juillet 1957)  
Messieurs DUCHACEK Georges, ancien Sergent du 2<sup>e</sup> B. E. P. (rang du 25 octobre 1956)  
LORENZI Candido, ancien Légionnaire du 3<sup>e</sup> R. E. I. (rang du 17 juin 1957)  
NARDELLA Giuseppe, ancien Sergent du 1<sup>er</sup> B. E. P. (rang du 7 janvier 1959)  
HINTZCHE Hermann, ancien Légionnaire du 3<sup>e</sup> R. E. I. (rang du 17 février 1959)

Commandeur  
Officier  
Chevalier

Par décret en date du 27 décembre 1960, publié au J. O. N° 303 du 30 décembre 1960, sont promus dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur, au grade de :

Monsieur le Colonel de SEZE Bertrand (2<sup>e</sup> R. E. I.)  
Messieurs les Chefs de Bataillon COLLIN Yann (3<sup>e</sup> R. E. I.) — WATTIEZ Maurice (4<sup>e</sup> R. E. I.)  
Messieurs les Capitaines PICHEGRU Maurice, POMPIDOU Marcel (1<sup>er</sup> R. E.)

## MUTATIONS OFFICIERS SONT MUTES:

1.T.L.E.	Monsieur le Capitaine de BROUCKER Jean
1 <sup>er</sup> R. E.	Messieurs les Capitaines BONNET Pierre, COTTE Bernard Messieurs les Lieutenants BAZIL Jean, FORCIN Raoul, MOUGENOT Maurice, ROBIN Marius Messieurs les Sous-Lieutenants ALMARCHA Jean, BERNS Gérard, LAVEDAN Jacques, LHOTELAIN Christian, MATHIEU Molla Michel, OUDIN Jacques, SCHMIDT Karl, VIE Robert
2 <sup>e</sup> R. E. I.	Messieurs les Lieutenants COUDERT Henri, GUIGARD Jean, KILIAN Claude
3 <sup>e</sup> R. E. I.	Monsieur le Médecin-Capitaine QUILICHINI Henri — Monsieur le Sous-Lieutenant SPENATO Jean
4 <sup>e</sup> R. E. I.	Monsieur le Lieutenant GOSSET-GRAINVILLE Jacques — Monsieur le Sous-Lieutenant LE SCANVE Yvon
5 <sup>e</sup> R. E. I.	Monsieur le Capitaine LE BERRE François — Messieurs les Lieutenants ANDLAUER Jacques, PICHON Michel Messieurs les Sous-Lieutenants ISSART Yvon, LABOURIER Michel
13 <sup>e</sup> D. B. L. E.	Monsieur le Sous-Lieutenant GUISCAND Gérard — Monsieur le Médecin-Aspirant STEINER René Monsieur l'Aumônier Militaire auxiliaire SOETAERT Achille
1 <sup>er</sup> R. E. C.	Monsieur le Médecin-Capitaine ROSTREN Jacques — Monsieur le Lieutenant LASSALE Robert Monsieur le Sous-Lieutenant POULIQUEN Hervé — Monsieur l'Aspirant RIVAL Claude
1 <sup>er</sup> R. E. P.	Monsieur le Capitaine CARRETE Jean — Monsieur le Lieutenant de CLERMONT-TONNERRE Charles Monsieur le Sous-Lieutenant DUPONT Claude
2 <sup>e</sup> R. E. P.	Monsieur le Sous-Lieutenant BARRET François
3 <sup>e</sup> C. S. P. L.	Monsieur le Lieutenant BOULAY Gaëtan

## CEUX QUI NOUS QUITTENT

Monsieur le Colonel DUFOUR Henri (1<sup>er</sup> R. E. P. à E. M. Cdt F. F. A.)  
Monsieur le Médecin-Commandant TANTOT Gilbert (13<sup>e</sup> D. B. L. E. à E. M. Secteur de La Calle)  
Messieurs les Chefs de Bataillon LETESTU Marcel (3<sup>e</sup> R. E. I. à E. M. Cdt en Chef F. F. A.)  
MARTIN Louis (1<sup>er</sup> R. E. P. à l'Ecole d'Opérations Aériennes Combinées (F. F. A.))  
RAMBAUD Louis (13<sup>e</sup> D. B. L. E. à E. M. Gouvernement Militaire à Lyon)  
Monsieur le Chef d'Escadrons de ROQUEMAUREL de l'ISLE Christian (1<sup>er</sup> R. E. C. au Groupement des Services des Ecoles de l'Enseignement Militaire Supérieur à Paris)  
Monsieur le Médecin-Capitaine BUROLLET Jacques (1<sup>er</sup> R. E. C. au C. I. du 35<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie)  
Messieurs les Capitaines AMBLARD Michel (1<sup>er</sup> R. E. à E. M. Secteur de Bou-Saâda)  
CHEVALIER Jean (2<sup>e</sup> R. E. I. à C. A. R. N° 1 à Versailles)  
Monsieur le Lieutenant BAIN Michel (3<sup>e</sup> R. E. I. — Libéré)  
Messieurs les Médecins-Sous-Lieutenants CHATIN Boris (3<sup>e</sup> R. E. I. au D. S. S. du C. A. d'Alger)  
GUETTARD Michel (4<sup>e</sup> R. E. I. à 1<sup>ère</sup> S. I. M.)  
Messieurs les Sous-Lieutenants ARNOULT Paul (1<sup>er</sup> R. E. C. au C. I. de l'A. B. C. de la 10<sup>e</sup> R. M.)  
COUPPEY Alain (4<sup>e</sup> R. E. I. — Libéré) — de CONDE Louis (5<sup>e</sup> R. E. I. au 6<sup>e</sup> B. C. A.)  
DUVAL Jacques (1<sup>er</sup> R. E. au 2<sup>e</sup> Zouaves) — ESTRADA TOURNIE de TOURNIEL Roger (1<sup>er</sup> R. E. C. — Libéré)  
FAUCHER Eugène (1<sup>er</sup> R. E. — Libéré) — LOESCH Albert (3<sup>e</sup> C. S. P. L. — Libéré)  
PLASSE Jean (5<sup>e</sup> R. E. I. au 6<sup>e</sup> R. T.) — ROMERO Manuel (1<sup>er</sup> R. E. au 22<sup>e</sup> R. I.)  
SORITA Raymond (1<sup>er</sup> R. E. — Libéré) — VIGUIE Finn (5<sup>e</sup> R. E. I. — Libéré)  
Messieurs les Dentistes-Aspirants BOURBION Jacques (3<sup>e</sup> R. E. I. à C. A. R. N° 2) — SARRAZIN Roger (13<sup>e</sup> D. B. L. E. au 3/67<sup>e</sup> R. I.)

# LEGION D'HONNEUR

Par décret en date du 5 décembre 1960, publié au J. O. N° 286 du 9 décembre 1960, sont promus dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur, « Mutilés de Guerre des T. O. E. », au grade de :

Officier  
Chevalier

Monsieur SENY Jacques, ancien Lieutenant du 1<sup>er</sup> R. E., actuellement Capitaine en Retraite (rang du 4 juillet 1957)  
Messieurs DUCHACEK Georges, ancien Sergent du 2<sup>e</sup> B. E. P. (rang du 25 octobre 1956)  
LORENZI Candido, ancien Légionnaire du 3<sup>e</sup> R. E. I. (rang du 17 juin 1957)  
NARDELLA Giuseppe, ancien Sergent du 1<sup>er</sup> B. E. P. (rang du 7 janvier 1959)  
HINTZCHE Hermann, ancien Légionnaire du 3<sup>e</sup> R. E. I. (rang du 17 février 1959)

Commandeur  
Officier  
Chevalier

Par décret en date du 27 décembre 1960, publié au J. O. N° 303 du 30 décembre 1960, sont promus dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur, au grade de :  
Monsieur le Colonel de SEZE Bertrand (2<sup>e</sup> R. E. I.)  
Messieurs les Chefs de Bataillon COLLIN Yann (3<sup>e</sup> R. E. I.) — WATTIEZ Maurice (4<sup>e</sup> R. E. I.)  
Messieurs les Capitaines PICHEGRU Maurice, POMPIDOU Marcel (1<sup>er</sup> R. E.)

## MUTATIONS OFFICIERS ( SONT MUTES :

I.T.L.E.  
1<sup>er</sup> R.E.  
  
2<sup>e</sup> R.E.I.  
3<sup>e</sup> R.E.I.  
4<sup>e</sup> R.E.I.  
5<sup>e</sup> R.E.I.  
  
13<sup>e</sup> D.B.L.E  
  
1<sup>er</sup> R.E.C.  
  
1<sup>er</sup> R.E.P.  
  
2<sup>e</sup> R.E.P.  
3<sup>e</sup> C.S.P.L.

Monsieur le Capitaine de BROUCKER Jean  
Messieurs les Capitaines BONNET Pierre, COTTE Bernard  
Messieurs les Lieutenants BAZIL Jean, FORCIN Raoul, MOUGENOT Maurice, ROBIN Marius  
Messieurs les Sous-Lieutenants ALMARCHA Jean, BERNS Gérard, LAVEDAN Jacques, LHOTELAIN Christian, MATHIEU Patrice, MOLLA Michel, OUDIN Jacques, SCHMIDT Karl, VIE Robert  
Messieurs les Lieutenants COUDERT Henri, GUIGARD Jean, KILIAN Claude  
Monsieur le Médecin-Capitaine QUILICHINI Henri — Monsieur le Sous-Lieutenant SPENATO Jean  
Monsieur le Lieutenant GOSSET-GRAINVILLE Jacques — Monsieur le Sous-Lieutenant LE SCANVE Yvon  
Monsieur le Capitaine LE BERRE François — Messieurs les Lieutenants ANDLAUER Jacques, PICHON Michel  
Messieurs les Sous-Lieutenants ISSART Yvon, LABOURIER Michel  
Monsieur le Sous-Lieutenant GUISCAND Gérard — Monsieur le Médecin-Aspirant STEINER René  
Monsieur l'Aumônier Militaire auxiliaire SOETAERT Achille  
Monsieur le Médecin-Capitaine ROSTREN Jacques — Monsieur le Lieutenant LASSALE Robert  
Monsieur le Sous-Lieutenant POULIQUEN Hervé — Monsieur l'Aspirant RIVAL Claude  
Monsieur le Capitaine CARRETE Jean — Monsieur le Lieutenant de CLERMONT-TONNERRE Charles  
Monsieur le Sous-Lieutenant DUPONT Claude  
Monsieur le Sous-Lieutenant BARRET François  
Monsieur le Lieutenant BOULAY Gaëtan

## CEUX QUI NOUS QUITTENT

Monsieur le Colonel DUFOUR Henri (1<sup>er</sup> R. E. P. à E. M. Cdt F. F. A.)  
Monsieur le Médecin-Commandant TANTOT Gilbert (13<sup>e</sup> D. B. L. E. à E. M. Secteur de La Calle)  
Messieurs les Chefs de Bataillon LETESTU Marcel (3<sup>e</sup> R. E. I. à E. M. Cdt en Chef F. F. A.)  
MARTIN Louis (1<sup>er</sup> R. E. P. à l'École d'Opérations Aériennes Combinées (F. F. A.)  
RAMBAUD Louis (13<sup>e</sup> D. B. L. E. à E. M. Gouvernement Militaire à Lyon)  
Monsieur le Chef d'Escadrons de ROQUEMAUREL de l'ISLE Christian (1<sup>er</sup> R. E. C. au Groupement des Services des Ecoles de l'Enseignement Militaire Supérieur à Paris)  
Monsieur le Médecin-Capitaine BUROLLET Jacques (1<sup>er</sup> R. E. C. au C. I. du 35<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie)  
Messieurs les Capitaines AMBLARD Michel (1<sup>er</sup> R. E. à E. M. Secteur de Bou-Saâda)  
CHEVALIER Jean (2<sup>e</sup> R. E. I. à C. A. R. N° 1 à Versailles)  
Monsieur le Lieutenant BAIN Michel (3<sup>e</sup> R. E. I. — Libéré)  
Messieurs les Médecins-Sous-Lieutenants CHATIN Boris (3<sup>e</sup> R. E. I. au D. S. S. du C. A. d'Alger)  
GUETTARD Michel (4<sup>e</sup> R. E. I. à 1<sup>ere</sup> S. I. M.)  
Messieurs les Sous-Lieutenants ARNOULT Paul (1<sup>er</sup> R. E. C. au C. I. de l'A. B. C. de la 10<sup>e</sup> R. M.)  
COUPPEY Alain (4<sup>e</sup> R. E. I. — Libéré) — de CONDE Louis (5<sup>e</sup> R. E. I. au 6<sup>e</sup> B. C. A.)  
DUVAL Jacques (1<sup>er</sup> R. E. au 2<sup>e</sup> Zouaves) — ESTRADA TOURNIE de TOURNIEL Roger (1<sup>er</sup> R. E. C. — Libéré)  
FAUCHER Eugène (1<sup>er</sup> R. E. — Libéré) — LOESCH Albert (3<sup>e</sup> C. S. P. L. — Libéré)  
PLASSE Jean (5<sup>e</sup> R. E. I. au 6<sup>e</sup> R. T.) — ROMERO Manuel (1<sup>er</sup> R. E. au 22<sup>e</sup> R. I.)  
SORITA Raymond (1<sup>er</sup> R. E. — Libéré) — VIGUIE Finn (5<sup>e</sup> R. E. I. — Libéré)  
Messieurs les Dentistes-Aspirants BOURBION Jacques (3<sup>e</sup> R. E. I. à C. A. R. N° 2) — SARRAZIN Roger (13<sup>e</sup> D. B. L. E. au 3/67<sup>e</sup> R. A.)



## MEDAILLE MILITAIRE

Par décret en date du 16 décembre 1960, publié au J. O. N° 3 du 4 janvier 1961, la Médaille Militaire est conférée, au titre de l'Armée active (pour prendre rang du 30 juin 1960), aux militaires désignés ci-après, militaires servant à titre Etranger.

### 1<sup>er</sup> R. E.

#### Adjudants-Chefs

MICHEL Edouard  
WEISS Wolfgang

#### Adjudants

BAUM Hans  
BLAISE René  
CHIELENS Jacques  
DEVAUD Joseph  
DIAZ-CAPELOTTI Ricardo  
ECKNER Hans  
FAYT Robert  
GUILLAUME Pierre  
KUNZER Franz  
NIMSER Joseph  
REY Jean  
ROBOCH Wenzel  
SMEETS Gerardus  
THIELENS Arthur  
VALA Vaclaw  
WIDOWITSCH Ludwig  
ZERBATO Bruno

#### Sergents-Majors

BIESEL Richard  
BIRO Josef  
DECHAENE Roger  
DREYER Ernest  
FASOLINI Luigi  
KLINGS Hans  
PARENT Claude  
RICHTER Hans  
RUDAT Dietrich  
SZALAI Sandor  
TREECK Karl

#### Sergents-Chefs

BARD Guy  
BAXA Alois  
CORTINOVIS Vincenzo  
COSTA Jean  
DAPERON André  
FOUCHE Robert  
GARAMSZEGI Istvan  
GOFFIN Emile  
GRINIUS Joseph  
HERBERT Oswald  
ISZLAY Adam

JESTADT Karl  
LANG Johann  
LICHT Fritz  
MISTCHENKO Boris  
MOUSTY Joseph  
ORTH Gunther  
PIEPER Franz  
RACCOURSIER Ernest  
SCHMIDT Friedrich  
SCHULLER Marcel  
SCHWANKE Martin  
VIRAG Janos  
VOLKMANN Hagen

#### Sergents

ANTAL Férenc  
BAZAUD René  
CLAR René  
DOLANYI Janos  
D'OSSO Georges  
FLUCKIGER Fritz  
GORIS Marcel  
GROCHEL Karl  
GYORGY Bela  
HEIJDEMAN Henricus  
JANICKI Simon  
LARRAZET Lucien  
MASAGUE-FIGUEROLA T.  
PAILLARES Lucien  
PIRZ Marianj  
PUCK Karel  
RASSE Roland  
SAUVECANNE Roger  
SCHOUTJ Pierre  
SERANE Jean  
STRAVOPODIS Denys  
VAN DEN HOLE Roger  
ZUGREIF Erwin

#### Caporaux-Chefs

BACKELER Willi  
BIESER Robert  
DIAS-SALLAS Joao  
DUSSART Paul  
GERBER Rodolf  
HAZEBROUCK Robert  
LIPPAY Laszlo  
MARTINEZ Marcel  
NURNBERGER Erich  
ROTH Richard

SARKISSIANTZ Léon  
SARKOZY Stefan  
SCORDATO Egidio  
SKATHI Mihaly  
TAIN-OTERO José  
TRIBUCIN Afanass

#### Caporaux

BUSCAINO Charles  
EUCHLER Walter  
NICOLADIS Jean  
PENZ Walter  
PERNOUD Robert  
QUEMENEUR Léopold  
TARCALI Andras

#### 1<sup>ère</sup> classe

ABDELI Djilali  
ABRAHAM René  
BIESIACKI Mieczslaw  
DANGLADE Louis  
DEBUQUOY Georges  
GRZONA Johann  
NYUL Frigyes  
RAMS-BOLTAINA Joaquin  
STEINMULLER Herbert  
TRAINYS Alfonsas  
WACIK Omélan

#### 2<sup>ème</sup> classe

BROSSIER Ernest  
DEJOUE Emile

### 2<sup>ème</sup> R. E. I.

#### Adjudants

KAUFMANN Oswald  
PODETTI Giordano

#### Sergents-Chefs

AMBROSCH Franz  
DEEKE Heinz  
EGGIMANN Jacques  
GOLDENBAUM Karl  
MERCAS Octavian  
SCHLIWINSKI Heinz

#### Sergent

PERRIN Pierre

#### 1<sup>ère</sup> classe

BOKAN Oton  
HUBER Sebastian

### 3<sup>ème</sup> R. E. I.

#### Sergent-Chef

LEGENSTEIN Josef

#### Sergents

ANDRUSZENKO Zbigniew  
BUSS Arnis  
ROMICH André  
TERLIZZI Mario

#### Caporal

WIRTH Hans

### 4<sup>ème</sup> R. E. I.

#### Sergents-Chefs

KALTENHAUSER Richard  
REZZI André

#### Caporaux-Chefs

HEIDELMANN Herbert  
KARRAS Richard  
KUPRINSKAS Juozas

#### Caporal

ISAMBART Pierre

#### 1<sup>ère</sup> classe

DEFLOREN Gilbert

### 5<sup>ème</sup> R. E. I.

#### Adjudant-Chef

CESARI Giuseppe

#### Adjudant

BORNFELD Siegmund

#### Sergents-Chefs

KALLAI Michel  
WILBERG Georg

*Caporal-Chef*  
SCHTICKZELL Charles

*Caporal*  
KOLANO Czeslaw

*1<sup>ère</sup> classe*  
ZANNONI Guido

13<sup>ème</sup> D. B. L. E.

*Sergent-Major*  
BERTRAND René

*Sergents-Chefs*  
MANTECA-HERRERO Pat.  
PERRIN Bernard  
SIXDENIER Robert  
SURDU Vasile

*Sergents*  
AUBERT René  
GOEBEL Edmund  
LORENTZ Wolfgang

*Caporaux-Chefs*  
DECOURVEL Henri  
SAWATCKI Alphonse

*Caporal*  
ULRICH Franz

1<sup>er</sup> R. E. P.

*Adjudant*  
LE MENN Marcel

*Caporal-Chef*  
MALLOCCI Antonio

2<sup>ème</sup> R. E. P.

*Adjudant*  
GUTFLEISCH Karl

1<sup>er</sup> R. E. C.

*Sergent-Major*  
NAHAS Louis

*Sergent-Chef*  
D'ANGELO Giuseppe

*Caporaux-Chefs*  
ROLAND Erich  
ZIEMANN Herbert

*1<sup>ère</sup> classe*  
DUFLOST Emile  
NAROVSKI Nazare

*2<sup>ème</sup> classe*  
ASSMANN Joseph

2<sup>ème</sup> R. E. C.

*Adjudants*  
THYSSEN Frederic  
WALLON Franz

*Sergents-Chefs*  
BIONDI Egidio  
GUNDERMANN Hans

*Caporal-Chef*  
GUETLIN Théodore

1<sup>ère</sup> C. S. P. L.

*Adjudants*  
LEFORT Léon  
VON FEINDEL André

*Caporal*  
COLLOT René

2<sup>ème</sup> C. S. P. L.

*Adjudant*  
MIANI Daniel

*Caporal-Chef*  
HERMANN Paul

4<sup>ème</sup> C. S. P. L.

*Caporal-Chef*  
SPULNI Théodore

B. L. E. M.

*Adjudant*  
VAN DER LINNEPE Hugo

*Sergent-Major*  
LERAY Jean

*Sergents*  
SALAMIN Rémy  
WAGNER Erich

*Caporal*  
LALANNE Jean

*1<sup>ère</sup> classe*  
MARCILLE Jacques

R. D. C.

*Adjudants*  
ANSELSTETTER Georg  
CHABANOFF Boris  
COPINET Claude  
DI PIETRO Ugo  
ICIAR-ARROYO Christophe  
KISTNER Walter  
KRIOUKOW Igor  
MILAN Martial  
PEZZINI Alberto  
STARYKIEWITCH W.

*Sergent-Major*  
LAURENT Victor

*Sergents-Chefs*  
BASTIANELLO Enno  
BRUGNARO Giuliano  
CARLIER Maurice  
CSONTOS Gustaw  
FICK Antal  
GROTTO Luigi  
KROENER Otto  
LEJOUR Fernand  
MORAND Camille  
NAGI Badislas  
PECHIN Fernand  
ROGER Jean  
ROMEO Giuseppe  
STERZING Verry

*Sergents*  
ANDRES Robert  
GRENIER Jacques  
IDRISS KHODJA Ali  
MARTIN Adrien  
MENOZZI Georges  
PALADINI Nicolas  
SALCEDO Antonio  
VERNECQUE Heinz

*Caporaux-Chefs*  
BALINT Lajos  
BARTH Frederic  
BLESTEL Robert  
CHABRIER Charles  
CHANDLER Richard  
DALNOKI Marco  
FABRETTI Amos  
FINE Maurice  
HANNOTEAUX René  
HERLMERT Max  
LE BONIEC Louis  
PREZIOSI Luigi  
SOUBIROU Georges  
STEPAGNAN Stéphane  
VARGA Istvan

*Caporaux*  
MOREL Pierre  
PARIA Jacques  
SZAMARI Bartolomy

*1<sup>ère</sup> classe*  
BARILE Francesco  
BERVAS André  
BRAGER Roger  
BRISSIAUD Noël  
CARANTE Arturo  
CAU Lucien  
CAVROT Fernand  
NAVARRO Joseph  
SILLES Marcel  
WILHELM André

*2<sup>ème</sup> classe*  
RIBOKAS Antonas  
VOLANT Marc  
WEISS Alfred

Par décret en date du 27 décembre 1960, publié au J. O. N° 1 du 1<sup>er</sup> janvier 1961, sont décorés de la Médaille Militaire les militaires dont les noms suivent

BRUNELLO Valério 1<sup>ère</sup> classe, 1<sup>er</sup> R. E. (rang du 7 août 1960)  
SCHNEIDER Manfred Caporal, 2<sup>ème</sup> R.E.I. (rang du 9 août 1960)  
GOMEZ Francisco 2<sup>ème</sup> classe, 1<sup>er</sup> R. E. (rang du 25 août 1960)  
DIAZ Candido 2<sup>ème</sup> classe, R. D. C. (rang du 28 août 1960)  
FREIBERG Georg 2<sup>ème</sup> classe, R. D. C. (rang du 27 déc. 1960)  
GENTILE Angelo 2<sup>ème</sup> classe, R.D.C. (rang du 27 décembre 1960)

HANELT Gunther Caporal, 1<sup>er</sup> R.E. (rang du 27 décembre 1960)  
MULLER Eduard Sergent, 1<sup>er</sup> R. E. «  
PETRIDIS Basile anciennement 5<sup>ème</sup> R. E. I. «  
actuellement 1<sup>er</sup> R. E.  
QUISQUATER Robert 1<sup>ère</sup> classe, 1<sup>er</sup> R. E. «  
MINKWITZ Klaus 2<sup>ème</sup> classe, R. D. C. «

## Noël des Légionnaires hospitalisés

### ALGER

LES Légionnaires hospitalisés à Alger ont été, à l'occasion de la fête de Noël, particulièrement entourés et choyés.

Les 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> R.E.C., 1<sup>er</sup> R.E.P. et 3<sup>ème</sup> R.E.I. avaient délégué un Officier à Alger pour la circonstance.

L'Hôpital Maillot avait accordé, pour la préparation de la fête, de larges facilités et octroyé une salle de réception que les Légionnaires ont décorée de la crèche et de l'arbre traditionnels.

L'Amicale des anciens d'Alger était venue, président en tête, bouteilles de champagne et kémiea sous le bras.

Monsieur Liguori, précieux ami de la Légion, et pâtissier, s'était fait précéder par une bûche de Noël de taille peu courante: 7 mètres de long.

Le chœur, composé de Légionnaires hospitalisés, s'est comporté dignement malgré la bûche et le champagne.

A la rituelle distribution des colis de Noël, les Légionnaires répondirent par un geste tout à fait exceptionnel: ils offrirent un cadeau à deux de leurs bienfaiteurs: l'un à Madame Pépin-Lehalleur, l'autre au Capitaine Mattei, président de l'Amicale.



Parmi les assistants:  
le Lieutenant-Colonel Pépin-Lehalleur,  
le Médecin-Chef,  
le Général Simon,  
le Président Mattei,  
le Général Gaultier

Au premier plan:  
Un tronçon  
de la bûche

Madame Pépin-Lehalleur reçoit le cadeau des Légionnaires dont elle s'occupe.

### CONSTANTINE

C'est au camp Fray, dans les locaux du C.T.L.E., que les Légionnaires en traitement à Constantine ont pu être réunis pour la fête de Noël où ils se sont joints à leurs camarades du centre et à ceux de passage.

Puis, le 28 décembre, en fin d'après-midi, ils ont reçu la visite du Général Inspecteur, de passage à Constantine pour quelques heures.

### MÉTROPOLE

A l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An, le S.M.O.L.E.-Vincennes a distribué 471 colis aux gradés et légionnaires hospitalisés dans les hôpitaux militaires de Paris et de Province et dans les sanatoria.



Le Colonel Laimay, bien connu de tous les Légionnaires, vient d'être élevé à la dignité de Grand Officier de la Légion d'Honneur.

Dans une lettre adressée au Colonel Brothier, le Colonel Laimay écrit à l'intention de tous: «Je dois cette haute récompense à tous les Légionnaires et j'aimerais que vous leur fassiez part de ma reconnaissance et de ma gratitude».

### GÉNÉRAL GUIGARD

Le Colonel Guigard, ancien chef de corps de la 13<sup>ème</sup> D.B.L.E. a été récemment promu au grade de Général.

Par la voix de Képi Blanc, la Légion exprime à ses deux anciens ses respectueuses félicitations.

### SOUSCRIPTION

Une souscription faite à la Portion Centrale du 1<sup>er</sup> R.E. a permis l'envoi au Souvenir Français «Oeuvres des tombes» d'une somme de 1.512,10 NF.





### Salle d'Honneur

En cours de transformation depuis la fin de l'été la salle d'honneur ouvrira à nouveau ses portes pour le 30 Avril. Les travaux en sont réalisés par les pionniers et concernent l'ensemble du bâtiment, toiture comprise.



L'ancienne salle «Indochine» maintenant reliée à la salle principale, deviendra le «temple des héros» groupant autour de la main du Capitaine Danjou, les drapeaux et étendards, les plaques de marbre portant le nom de tous les Officiers tués au combat depuis 1831.

Le mur séparant la grande salle, de la salle Indochine et portant les plaques de marbre à été abattu, la salle principale ainsi allongée communique avec le «temple des héros» par la voûte située face à l'entrée.



Ces trois légionnaires du 1<sup>er</sup> R. E. ont un lien peu banal dans les rangs d'un Régiment: ils sont frères. Le pittoresque de cette situation ne s'arrête pas là: un quatrième frère sert actuellement au 2<sup>ème</sup> R.E.P.

Appartenant à une famille de 12 enfants, originaire de l'Allemagne de l'Ouest, les quatre frères Niederau sont venus respectivement à la Légion:

- Jakob en 1952,
- Adolf en 1957,
- Hermann en 1959,
- Heinrich en 1960.

Le plus ancien, et l'aîné des quatre, participa à la campagne d'Indochine et fut fait prisonnier à Dien Bien Phu.

A l'occasion de la fête de Noël, le Commandement avait réuni dans une même unité les trois frères actuellement à Bel-Abbès afin qu'ils y célèbrent ensemble cette fête de famille.

L'avant-veille, leur mère, veuve et vivant à Cologne, avait reçu la visite d'un délégué du S.M.O.L.E. qui lui a remis, de la part de la Légion, un cadeau de Noël aussi exceptionnel que le cas de ses fils.

Sur la photo, prise dans les jardins de la C.P.C.I.P., les 3 frères présents simultanément au 1<sup>er</sup> Etranger; de gauche à droite: Jakob, Hermann, et Heinrich.

Le 12 décembre dernier, Monsieur Gösta Moberg, écrivain suédois spécialiste des questions africaines, nous rendait visite.

Depuis plus de trente ans, Gösta Moberg se penche sur les problèmes de l'évolution des peuples d'Afrique du Nord, parcourant sans cesse ces mêmes pays que la Légion a pacifiés peu à peu. Il publiait, entre autres, en 1952, un livre dédié au Maréchal Juin et consacré à la Légion Etrangère, qu'il avait pu voir à l'œuvre en maintes occasions. Un extrait de la préface écrite, délicate attention, en français - suffit à caractériser cette œuvre:

*« Il me tient vivement à cœur de faire connaître au grand public la vérité sur cette Légion qui, malheureusement, est très méconnue dans notre pays comme ailleurs.*

*Ni les Légions romaines de César, ni les Croisés, ni les soldats de la guerre de trente ans, ni la vieille garde de Napoléon n'ont réalisé une aussi magnifique épopée ni fait preuve d'autant d'exemple de bravoure personnelle que la Légion Etrangère Française. Je serais heureux si, par ces simples notes, je pouvais contribuer à faire la lumière et à répandre la vérité sur la Légion ».*

Quelle leçon pour tous les écrivains payés à la ligne que cet écrivain objectif à qui trente ans ont été nécessaires pour nous connaître! Mais, hélas, les amis désintéressés de ce genre sont trop rares pour qu'on ne les salue pas... képi bas.



Pour le Noël des Légionnaires du 1<sup>er</sup> R.E., la Croix Rouge de Sidi-Bel-Abbès a fait don de la somme de 1.000 nouveaux francs.

Nous en remercions vivement Madame Joly, la présidente, et ses collaboratrices.

Chaque jour  
le Régiment poursuit  
sa mission  
de surveillance  
sur le  
Barrage



# FIN D'ANNÉE AU 4<sup>e</sup> R.E.I.

Le 23 décembre, au début de l'après-midi, quittant Roum-el-Souk, El Frin, P.K. 110, dans un éclaboussement de boue, de pluie, sous un ciel bas, les compagnies ont pris la route pour rejoindre leurs bases.



Nouvelle utilisation des tribunes... Installée sur le Stade de Guelma, la 3<sup>ème</sup> C. P. présente une revue de campement.



Depuis les faubourgs de Bône jusqu'aux hauteurs de Guelma, installées dans des fermes, sur un stade, une ancienne minoterie, pour une fois depuis bien longtemps, les 6 compagnies du régiment vont pouvoir se reposer 48 heures.

Dès le 24 au matin, le Général Inspecteur, venu passer Noël au 4<sup>ème</sup> R.E.I., remet la cravate de Commandeur de la Légion d'honneur au Colonel Georgeon.

Tout le monde s'active à préparer Noël; inutile de vous décrire l'ambiance, vous la connaissez tous. Dans chaque chambrée, sous chaque guiltoine, ce n'est qu'un amas de planches, de fils, de clous, de papiers, d'où surgiront les crèches.

Après avoir assisté à la messe de minuit célébrée sur le stade de Guelma avec la participation de chorale de la 3<sup>ème</sup> compagnie, le Général visite toutes les unités et ce n'est que très tard qu'il rejoindra Héliopolis.

Juste le temps de «récupérer» et le 26 au matin, le régiment reprend sa garde sur le barrage.

Pour la Saint-Sylvestre, c'est dans un souffle, à la relève, que les sentinelles se souhaitent une «bonne année».

L'E.M.T. 1 a fêté d'une façon originale les «Rois», en opération sur les pentes de l'Edough. A la pose de midi, le Capitaine sort, on ne sait d'où, une galette et deux couronnes. Moment de détente, instant de gaité, que la décision royale d'un «quartier libre» complète ironiquement. Malgré les moyens précaires, de nombreux toasts sont portés à la santé du couple royal, éphémère, et opérationnel.

Texte et photos: Lég. Y. T.



Le 6 janvier, l'E. M. T. 1, en ratissage dans le Djebel EDOUGH, fêtait joyeusement les Rois d'une manière aussi originale qu'inattendue. Même en opération, le 4<sup>ème</sup> Etranger n'a pas failli aux traditions



# 2<sup>e</sup> R E P



A l'arrivée, la musique et un élément de la C.P.C.I.P. rendaient les honneurs à l'entrée du glacis nord



Le 30 décembre,  
faisant  
mouvement  
de l'Aurès vers l'Oranie,  
le 2<sup>ème</sup> R. E. P  
traversait  
Sidi-Bel-Abbès  
par la route,  
et marquait  
une courte halte  
à la  
Maison-Mère



Pendant qu'un casse-croûte était distribué aux Légionnaires par le Foyer Central, Officiers et Sous-Officiers étaient réunis avec leurs camarades du 1<sup>er</sup> Etranger autour d'un pot, dans un local de la C.P. 3



Autour du Colonel Brothier, le Lieutenant-Colonel Darmuzai, commandant le 2<sup>e</sup> R.E.P., le Capitaine Branca et le Commandant Faulques



## Sa Majesté le Chélia



reçoit l'insigne du 2<sup>ème</sup> R. E. P.

Après avoir, pendant plusieurs jours, manifesté sa mauvaise humeur, sa Majesté le Chélia apparut ce matin là dans son imposante dignité. Couronné d'immuables cèdres noirs et de fugitifs nuages, il regardait, narquois, le déménagement du 2<sup>ème</sup> R. E. P.

Grattouillage, grenouillage, choufs, coups de main, interceptions, s'étaient succédés à ses pieds ou à ses flancs sans qu'il perçoive d'autres échos que celui des camions ruant dans les ornières, d'autres sensations que les brûlures de ses broussailles rendant plus insupportable encore le givre des matins froids. Sa Majesté donc se disait, " Mon tour de repos est arrivé, dans quelques jours, je pourrai prendre ma tenue d'hiver: képi blanc et veste blanche".

Or, il se trouva que le 2<sup>ème</sup> R. E. P. avait décidé qu'une fois encore, " le Diable marcherait avec lui " et qu'il accrocherait sur la poitrine de sa Majesté, l'insigne du régiment.

Le 2 décembre, pour conférer à la cérémonie un supplément de panache, un millier de bérets verts s'abattaient sur la face nord du Chélia.

Depuis quelques jours, une solide bande rebelle avait choisi ce coin précis pour assister au démontage des guitounes, prémices d'une paix retrouvée.

Les trois coups généreusement prolongés par l'artillerie et les mortiers résonnaient encore au creux des falaises quand les premières mesures d'un concerto pour P. M. et grenades plongèrent l'assistance dans une sorte de délire collectif; d'aucuns l'appellent " furia francese " mais ce n'est somme toute qu'une interprétation que le régiment veut classique d'un accrochage.

L'arc-en-ciel des couleurs de compagnie enjamba rapidement les deux vallées de la partition et, petit à petit, l'insigne du régiment apparut, coulé dans l'acier d'un fusil mitrailleur et de plus de trente armes tandis que cinquante-sept rebelles avaient été foudroyés par la musique.

Alors que les premières ombres s'accrochaient aux flancs burinés et aux cèdres antiques, sa Majesté, en tenue de soirée plus fantastique encore dans la clarté des lucioles et le découpage lumineux des phares, regarda partir le régiment.

Une musique imaginaire bourdonna dans toutes les vallées, le chœur des légionnaires du 2<sup>ème</sup> R. E. P. errait comme un fantôme chantant aux plus petites broussailles, aux plus petits cailloux " Ce n'est qu'un au revoir ".

Texte 2<sup>ème</sup> R. E. P.

3<sup>ème</sup> C. S. P. L.



# Opération Tademaït Hoggar



1 Cent. = 80 Kms

Soyez prêts à partir dans une heure. Vous partirez en Dakota pour intervention dans la région d'In-Salah. Vous percevrez sur place des jeep aéroportées . . . »

C'est ainsi qu'un peloton de la 3<sup>ème</sup> C. S. P. L. voit se réaliser le rêve de toute la compagnie: un raid dans le grand sud.

Une grande poursuite commence, sur un secteur de plus de 1.000 kilomètres, dans le Tademaït et dans le Hoggar. Elle se terminera un mois plus tard, après l'anéantissement de 2 équipes spéciales F. L. N., dont une par le peloton de la 3<sup>ème</sup> C. S. P. L.

Les Gorges d'ARAK



Ravitaillement par air  
Palmeraie d'In-Salah  
Recherches de traces



Il est 4 heures. Le Dakota effectue sa prise de terrain et les lumières d'In-Salah apparaissent. Il fait encore nuit sur l'aérodrome; une nuit chaude et calme, qui surprend après le froid de l'altitude et le bruit des moteurs.

Le chef de peloton reçoit les ordres: il n'y a pas de temps à perdre. Une bande rebelle a tendu hier une embuscade; les traces sont fraîches, il faut partir au lever du jour. 15 heures de retard, c'est peu au Sahara.

A 8 heures, le peloton est sur les traces. Le terrain est mou, elles sont très visibles et les jeep peuvent foncer.

Pour les chauffeurs habitués aux Dodges 6 x 6, la jeep est un jouet. C'est un jouet dont ils ne savent pas encore se servir dans le sable, et, plus d'une fois, les équipages se cramponnent pour ne pas être éjectés. Plus d'une fois aussi, les chauffeurs « piquent des cigares » et les équipages débarquent pour pousser.

Avant midi, les 100 premiers kilomètres sont parcourus. Maintenant, une falaise se dresse devant le peloton; c'est le Plateau du Tademaït, avec ses oueds très encaissés et ses rochers dénudés de toute végétation. Les traces sont perdues et un peloton de pisteurs sahariens prend sa relève.

Déjà, d'autres pelotons arrivent par le nord et ferment toutes les issues. Les rebelles sont entrés dans un immense terrain sans population, sans eau, sans ravitaillement possible.

Pendant 10 jours, le peloton sillonne le Tademaït jusqu'à Hassi Inifel; Inifel... un petit bordj ensablé, dominant 2 puits. C'est une occasion pour se laver et se reposer 24 heures... C'est aussi un ravitaillement par air, un parachute qui ne s'ouvre pas... Il portait des caisses de Kronenbourg.

Le peloton repart quand même: on recommence du nord au sud, d'est en ouest. La jeep du chef de peloton porte le record des crevaisons à 10 roues H.S. en une semaine... Celle du sous-officier adjoint bat le record des cigares.

Et les rebelles seront rejoints par un groupe de méharistes.

C'est fini, le peloton est arrivé trop tard, ordre de rejoindre In-Salah.

In-Salah... De nouveau branle-bas de combat. « Un peloton méhariste a trouvé les traces d'une équipe rebelle à 100 kilomètres au sud d'Arak... »

Arak, un nom inconnu du peloton jusqu'à ce jour, mais du moment qu'il s'agit d'aller vers le sud...

Arak: bordj, hôtel, essence, dit la carte Michelin. Il y a même une guelta que l'on appelle piscine.

C'est trop confortable, le peloton n'y séjourne pas et rejoint Meniet, dernier point de passage des rebelles.

Meniet est un point d'eau, campement de Touareg. Les hommes bleus se proposent comme pisteurs. Ils demandent des armes pour chasser les fellaghas qui, pour la première fois, menacent leur tranquillité.

Mais déjà des Méharistes sont sur les traces et accrochent... Les rebelles se dispersent. Le peloton a enfin la chance d'intervenir et met 2 rebelles hors de combat. Après 5 jours de poursuite dans le Hoggar, les autres sont rattrapés.

Tout est terminé. Il n'y a plus de rebelles dans le grand sud. Tamanrasset n'est pas loin.

Tamanrasset... Un accueil formidable de la Compagnie Méhariste du Tidikelt Hoggar.

Le retour fut un voyage touristique: l'Assekrem, point culminant, avec l'Ermitage du Père de Foucauld.

Idelès, petit village verdoyant, où tout le peloton fut reçu par le Lieutenant Chef de C.A.S., ancien du 3<sup>ème</sup> R.E.I.

In-Salah, dernière étape avant le retour en avion vers Laghouat.

Pendant ce temps, le gros de la compagnie ne chôme pas. Dans le djebel Boukahil, 23 rebelles sont mis hors de combat et 30 armes de guerre récupérées.

Texte et photos: 3<sup>ème</sup> C.S.P.L.



Sur la piste d'El Goléa  
La piscine... d'Arak





# CAVALIERS et FANTASSINS



## 1<sup>er</sup> R.E.C.

nouvelle organisation. Les E. B. R. sont presque toujours de la partie...

Malgré les pistes en mauvais état ou même inexistantes, ils foncent à travers le fouillis de la végétation luxuriante des Beni-Melloul, rasant de leurs 250 chevaux, fourrés, et arbustes, occupant avec une facilité déconcertante les lignes de crêtes, assurant un bouclage efficace du secteur à l'ordre du jour.

Le Groupement d'Escadrons Portés peut alors «grenouiller» à son aise dans la zone qu'il a décidé de traiter. La gamme complète des «possibilités» réservées jusque là aux Régiments d'Intervention est à son entière disposition. Héllportages, embuscades et longues marches de nuit, ratissages, se succèdent à un rythme infernal, plongeant le R. E. C. dans une ambiance très «Infanterie».

**D**ANS le cadre des importantes opérations qui se déroulent dans le Constantinois, les Unités des Réserves Générales ont envahi les Aurès afin de purger cet «abcès virulent». Le 1<sup>er</sup> R.E.C., dont c'est le terrain de chasse habituel quand il n'opère pas sur barrage, s'est incorporé à un groupement temporaire (le G.T. 11) aux côtés des 3<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> R.E.I.

Les missions qui lui sont confiées diffèrent totalement de celles qu'il recevait jusqu'à ce jour, le Royal Etranger a dû s'adapter à sa nouvelle tâche.

La Grande Première du G.T. 11, devait avoir pour cadre les forêts impénétrables des Beni-Melloul. Il lui fallait un R. E. C. aussi souple qu'un Régiment d'Infanterie, mais conservant ses possibilités d'interception rapide et sa puissance de feu, atouts indispensables à sa mission n° 1 : l'intervention sur le barrage de l'Est. En effet, le R. E. C. reste en permanence Réserve Blindée du Corps d'Armée de Constantine. Même si le Régiment au complet est en opération, il suffit «d'appuyer sur le bouton» pour le voir intervenir en très peu d'heures sur la frontière tunisienne.

Donc transformation. Tout en conservant un noyau blindé (34 E.B.R.) qui lui donne sa puissance de feu impressionnante et une rapidité d'exécution très appréciable, il crée des éléments portés adaptés à ses besoins nouveaux.

En dehors des «Grandes Classiques» montées par le G.T. 11, le Royal Etranger continue à mener ses propres opérations. C'est la Chasse Libre. Le R. E. C. a une prédilection nettement marquée pour cette formule qui convient parfaitement à sa





Briefing sur le terrain:  
Les Lts-Colonels de la Chapelle (1<sup>er</sup> R.E.C.)  
et Clémenceon (5<sup>ème</sup> R.E.I.)  
et le Chef d'Escadrons Raffine (G.E.P.).

## chasse libre dans les beni mellou!



1<sup>er</sup> R. E. C.



Un G.E.P. (Groupement d'Escadrons Portés) est formé. Ce G.E.P. comprend 2 Escadrons organiquement portés (2<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> Escadrons) auxquels viennent s'ajouter les Pelotons Portés des 1<sup>er</sup> et 3<sup>ème</sup> Escadrons Blindés. Ce qui lui donne l'effectif d'un E.M.T. d'Infanterie.

Cette formule heureuse ne tarda pas à donner d'excellents résultats. Après 5 semaines de combat, le Royal Etranger inscrivait à son tableau de chasse près de 80 H.L.L. et une trentaine d'armes dont une M.G.



# le roman vrai du m'zab

Pourquoi le Mozabite et toute son extraordinaire épopée au travers des siècles, de l'Islam et des hommes? Tel était le thème général de la première partie de notre «Roman vrai du M'Zab». Scellé par le courage et la foi à un affligeant morceau de désert que rien ne semblait promettre à la puissance, l'Abadhisme s'est élevé au rang de dogme fort, de «rite-blockhaus». L'article que nous publions aujourd'hui explique comment les Mozabites ont fait la conquête économique de l'Algérie, combien les «puritains de l'Islam» ont besoin de tabous et de quelle manière

**L**a harka — le cercle —, les Gens de la Mosquée font la loi. Ils sont terribles et terrifiants. Les Vigiles du Rite. Ce sont des infiniment hauts que l'on ne voit jamais. Ils sont si près de l'empyrée! Ils détiennent toute la sainte-gloire en leurs saintes mains. Et aussi la vie des 39.000 Mozabites. Il y a le scheik (prononcer chir), grand des grands. C'est le puissant chef religieux. On le choisit parmi les hommes les plus marquants de chaque ville. Son élection se fait toujours dans une immense mosquée de l'oued M'Zab, la mosquée Abdherramane el Corti — le court, parce qu'il était tout petit —, du nom d'un fameux chef de Melika. Cette mosquée est le véritable petit Sénat du M'Zab. Les grandes questions y sont débattues, hors de portée du commun des mortels. Le scheik reçoit là le turban, insigne de sa petite papauté personnelle. Il est élu à vie, mais ne jouit pas d'une immunité spirituelle. S'il commet de grosses fautes, il est destitué et, au besoin, excommunié. Le muezzin, comme partout ailleurs, se contente de son rôle d'horloge parlante du monde coranique. L'oukil est l'économe de la mosquée, car, ne le perdons surtout pas de vue, la mosquée mozabite est un commerce colossal. Dans le M'Zab, presque tous les palmiers, presque toutes les maisons, presque tous les jardins et presque tous les commerces sont frappés d'une redevance à la religion. Il n'y a pas de raison pour que cela cesse, les héritiers devant respecter cette puissante règle. L'oukil tient scrupuleusement à jour le registre de ces redevances. On peut lui faire confiance. Un deuxième scheik a la responsabilité d'un deuxième registre: celui des personnes qui sont «tebria», qui sont excommuniées. L'excommunication, en pays mozabite, est une punition terrible. Celui qui est «tebria» se trouve instantanément écarté de tous. Un épicier mozabite ne lui vend plus ses produits le paierait-il dix fois leur prix.

Un médecin qui respecte sa religion lui refuse son assistance, en cas de maladie. Un de ses proches parents — son épouse, son fils, son père — meurt et il n'a pas le droit d'assister à l'enterrement. La mosquée veille, la mosquée a l'œil partout, à tout instant. Avec l'évolution actuelle du Sahara, à laquelle le M'Zab se trouve directement lié, le tebria n'a plus le sort aussi terrible. On le coupe de la communauté mozabite, il se retourne vers les autres, les israélites, les orthodoxes et les chrétiens; qui ont aussi des commerces bien fournis, des médecins, des pharmaciens, des dentistes... des marchands de tabacs et des patrons de bars. Excommunié pour avoir fumé dans la rue ou s'être scandaleusement imbibé d'alcool, il trouve là une belle occasion de satisfaire ses appétits occidentaux. Il se trouve pas mal de tebias, dans le M'Zab actuel, surtout des hommes, qui ne s'en portent pas plus mal. Ils s'amuse parfois à défier les terreurs des mosquées. Ainsi, certain jour, un cortège d'enterrement était-il exclusivement composé de tebias. Avant les prières, les «tolbas» — nous les retrouverons plus loin — ont dit: «Les tebias, sortez! Mais les tebias ont éclaté d'un rire insultant: «Vous êtes deux, vous êtes trois. Nous sommes vingt ou trente. Vous êtes nos tebias, vous êtes les tebias, pour nous!»

Qui excommunie-t-on? Les femmes qui quittent leur terre natale et toutes les personnes qui ont mal suivi le rite. On leur fait tout d'abord des remontrances. On met en garde une femme qui recouvre entièrement ses mains de henné, car l'abadhisme l'interdit sur la paume; une femme qui a présenté sa main découverte chez l'épicier pour recevoir sa monnaie, car cela aussi est interdit; une femme qui a pénétré dans une boutique, car elle doit se faire servir sur le pas de la porte; une femme qui porte des bijoux de forme ou de couleur non réglementaire, car il existe une belle liste des formes et des couleurs de bijoux non agréées par la religion. On met en garde un homme qui fume, un homme qui boit, au sens alcoolisé du mot, un homme qui chante ou qui ne prie pas. Toutes ces fautes sont consignées. L'excommunication, en cas de récidive. Le scheik en second est responsable du cahier de punitions, comme un bon caporal de semaine. Qui les prononce? Les Tolbas. Ce sont les grands savants du rite abadhite. Ils ont étudié sur le bout de l'ongle le Coran et le Kitab el Nil, le Livre du Nil, dont les chapitres font jurisprudence et qui ne comprennent pas moins de huit épais volumes. Le Kitab el Nil est le véritable puits de science des cadis — juges de l'Islam — choisis, bien entendu, parmi les tolbas. Le Kitab est un véritable chef-d'œuvre de l'insolite pour l'esprit occidental. Que doit-on faire lorsque une mouche tombe dans un breuvage? Il présente le problème dans sa miraculeuse simplicité: tout d'abord, avec le doigt, tremper entièrement la mouche dans le breuvage. Pourquoi? Mais, parce que tout le monde sait que la mouche a deux ailes. L'une est évidemment impure. L'autre, bien sûr, est pure. Laquelle est la pure? Laquelle est l'impure? Qui le sait? Laquelle, des deux ailes, a, la première, touché le breuvage? Qui le saura? On trempe donc la mouche, bien entièrement, bien profondément, et puis on la jette. A votre bonne santé! Le breuvage est pur, purifié par l'aile pure qui a neutralisé les impuretés de l'aile impure. Ah, justice des dieux!

Les gens de la mosquée ont à leur entière dévotion une véritable «milice de l'abadhisme». Les «laveuses de mortes» sur-

veillent les femmes et les filles. Les «laveurs de morts» surveillent les hommes et les garçons. Ce sont eux qui relèvent les fautes contre le code abadhite.

**Comment, grâce à un microbe, on «invente» les fenêtres**

1906. Beni Isguen meurt tous les jours. Beni Isguen a la variole et la liturgie n'y change rien. On enterre les morts seulement à la nuit tombée. Mais les vivants ne sont pas aveugles. Jour après jour, le cercle de famille se resserre. Les vivants ont peur. Malgré toute la science de leurs grands cerveaux, les puissants de la mosquée ne font que montre d'impuissance. Le Livre du Nil n'avait pas prévu cela. Il se trouve un petit dispensaire, à Ghardaia, où quelques Pères Blancs meurent à soigner les autres, tous ceux qui veulent bien s'extraire de la sombre pratique des sorciers. Il existe un vaccin, contre la variole. Un vaccin merveilleux qui empêche de mourir. Les Mozabites n'en veulent pas, «le vaccin est impur». Beni Isguen meurt encore, sans désespérer. Le cas de conscience est immense. La chefferie du M'Zab s'affolle. Les cheiks, les oukils, les muezzins, les cadis, les tolbas et les laveurs de morts sont prêts de se donner au diable. Quelqu'un trouve plus sage et moins risqué d'aller voir ce fameux Père Blanc, ce «marabout David» dont on dit le plus grand bien. On sait qu'il est de conseil sage. Deux dignes tolbas approchent avec circonspection le dispensaire: «Dis-nous franchement si le vaccin est pur, s'il n'est pas incompatible avec les principes de notre religion!» Il n'y a rien de plus pur que le vaccin. Nos médecins n'ont pas pour habitude d'inoculer des impuretés. Nous avons aussi une religion. Je vous affirme sur ma conscience que le vaccin est pur! Les tolbas ramènent à Beni Isguen les paroles du «marabout David». Le cheik brandit sa plume et pond sans tarder un superbe «fetwé», une sorte d'encyclopédie, une lettre collective, qui sera affichée aussitôt dans les rues: «Le marabout David a déclaré sur sa conscience que le vaccin est pur. En conséquence...» Beni Isguen est sauvé. Aujourd'hui, le Mozabite est très friand des piqûres sous-cutanées. A tel point que l'on injecte de l'eau distillée à certains malades imaginaires qui réclament leur piqûre à cor et à cri. L'intra-veineuse, par contre, est loin de connaître le même favoritisme. Il arrive parfois qu'une gouttelette de sang pénètre dans la seringue. Pour le Mozabite, ce sang est devenu impur et ne doit plus rentrer dans le sang.

Il a fallu un cas de phthisie pour qu'au pays de l'Abadhisme, soit lancée la mode des fenêtres. Cela remonte aussi à quelques dizaines d'années. L'architecture de l'heptapole a toujours été sévère. La vie familiale se terrait profondément en des maisons sans autre issue qu'une porte presque toujours fermée. Certain jour, un pauvre Mozabite, tout à son malheur, court au dispen-

saire: «Ma femme est malade. Elle dépérit, elle crache du sang, elle va mourir. Que faut-il que je fasse pour éviter sa mort?». Phtisie certaine (encore que les médecins de l'époque s'accordassent à déclarer la chose impossible, «le soleil du pays étant suffisamment fort pour tuer le microbes»). — Si tu veux que ta femme vive encore quelque temps, il lui faut de l'air, du soleil, de la lumière. Tu ne dois plus la laisser dans cette maison sombre et sans air. A moins que tu n'acceptes de faire un trou dans le mur, pour qu'il y ait de l'air et du soleil chez toi! L'homme n'hésite pas. Il a une pensée pour la mosquée, là-haut. On va sans doute l'excommunier. Mais il fera son trou dans le mur et sa femme ne mourra pas. Quel émoi, le lendemain, dans le pays! Les laveurs de morts n'en croient pas leurs yeux. Il a osé faire un trou dans le mur de sa maison pour regarder passer les femmes!!! La toute-forte harka descend de sa forteresse et mesure l'importance de l'acte impie. «Rebouche ce trou!» — Non! «Tu seras excommunié!» — Je serai excommunié... Sitôt le Cercle remonté dans ses salles de prière, les voisins viennent rendre visite à l'épouse malade. En réalité, le trou dans le mur est la véritable attraction. «Tiens, mais c'est plus gai que chez nous, ici, et il y a du soleil dedans, et il n'y sent pas aussi mauvais».

Le lendemain, bien des épouses se découvraient des maladies aussi soudaines que terrifiantes. Et les hommes prenaient les pioches et faisaient des trous dans les murs de leurs maisons. Et la mosquée levait les bras au ciel, mais elle devait bien céder. On ne pouvait décemment excommunier tout le M'Zab...

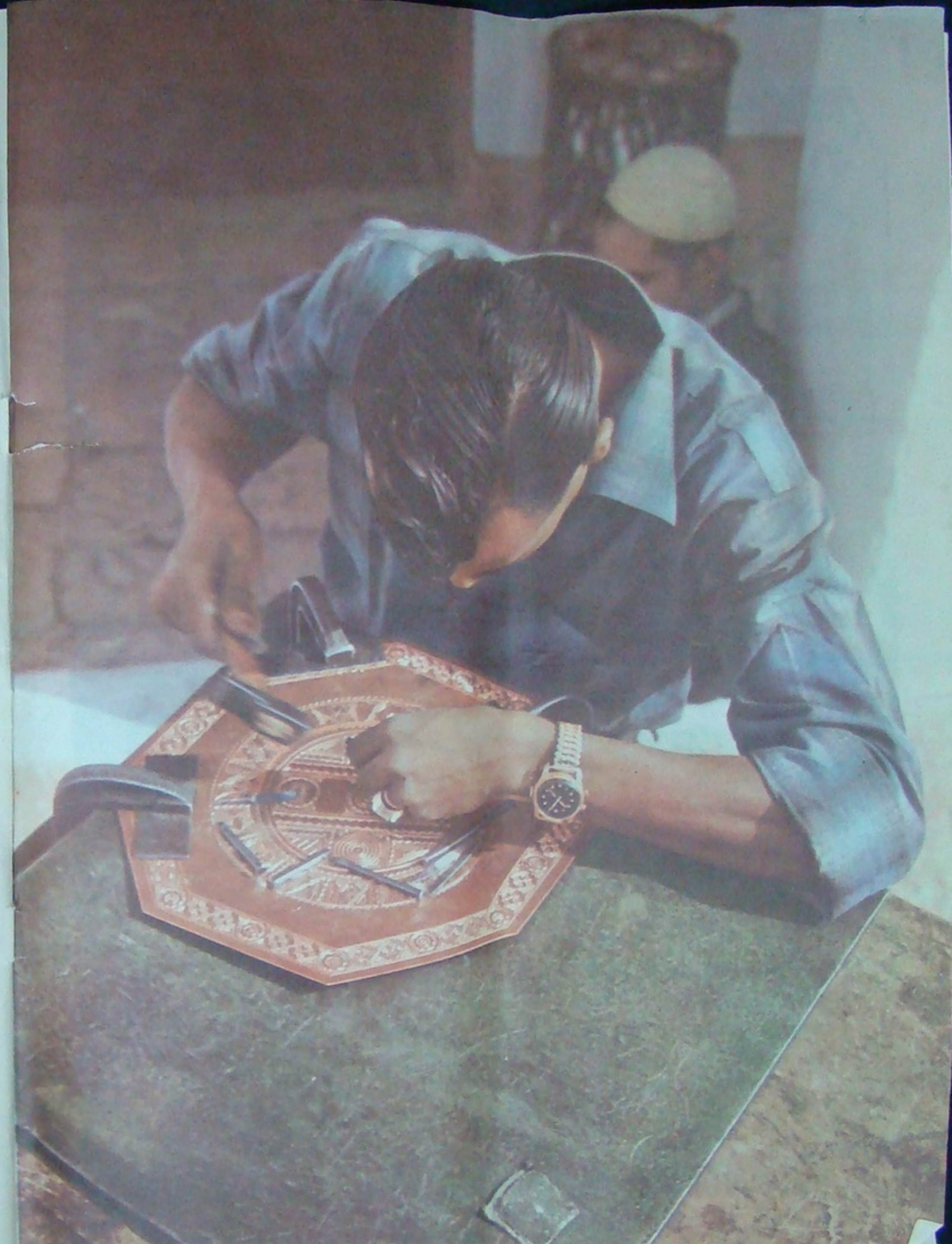
Toutes les maisons ont des fenêtres, encore qu'elles soient souvent bien étriquées et situées étrangement. En 1960, quiconque bâtit sa maison peut lui donner cinquante fenêtres, à la condition, toutefois, qu'il ne se trouve pas une terrasse en face.

### La femme mozabite, un capital sur pied

On a raison d'exclure les femmes des affaires publiques et civiles. Rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes, et la gloire elle-même ne saurait être pour une femme que le deuil éclatant du bonheur. Madame de Staël aurait-elle connu les Mozabites? Jamais au grand jamais je n'ai vu aussi peu de femmes que dans mes pérégrinations à travers le M'Zab. De femmes trois semaines et quelques centaines de kilomètres, en par unité, cela ne fait guère qu'une moyenne de cinq doigts jour. Et encore ces doigts-là étaient-ils enveloppés de je ne sais combien de couches de chiffons... Le Mozabite écarte systéma-

tiquement son épouse de tout. S'il est riche et puissant, il en a jusqu'à quatre. Soit quatre demeures. L'époux, seigneur et maître craint et vénéré établit son carnet de visites. L'épouse attend trois jours sur quatre. Encore toute enfant, elle a été destinée à un homme que, bien souvent, elle n'a pas connu jusqu'au jour du mariage. Son éducation morale a été faite par les laveuses de morts et leur «sourat nhur» (chapitre) qui lui ont dicté ses devoirs envers le mari. Elle n'a aucun droit. Elle sait plus ou moins quel doit être son comportement au jour des nocces et après. Elle sait prier. Elle n'ignore rien de l'art d'accommoder un couscous selon les règles de «l'arhuf». L'arhuf est une véritable cérémonie. Il a lieu dans la soirée du jeudi au vendredi, toutes les semaines, dès le coucher du soleil. Les épouses préparent pieusement le couscous — «une poignée pour la mémoire de mon père; une poignée pour la mémoire de mon cousin»; autant de poignées qu'elles ont de morts à vénérer — et y ajoutent obligatoirement les viandes et les légumes. Ensuite, par deux ou par trois, doucement, silencieusement, ainsi que d'émouvantes ombres, elles vont à la «m'çalla», la place de prière des cimetières. L'oukil (encore lui) est là avec son inévitable registre. Les femmes s'alignent avec leurs plats. L'économe passe, vérifie si le couscous est «d'origine» et d'un volume correspondant au nombre des morts. S'il ne l'est pas, en face du nom, il inscrit un avertissement. Cela aussi peut mener à l'excommunication...

«Oh, n'insultez jamais une femme qui tombe; qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe!» La femme mozabite est un authentique capital sur pied. On la marie et c'est assurément là un jour de gloire comme elle n'en connaîtra plus jamais. Elle porte le «ksa», étoffe drapée en robe et tenue par des fibules, agrémenté de «skhab», colliers de clous de girofle, et de bijoux. Elle boit l'eau fraîche du «dellou de la mariée» (récipient en peau de chèvre rehaussé de clous de girofle et de flocons de laines multicolores) dont toute chambre nuptiale se pare traditionnellement. Et puis elle fait des tapis, dans l'ombre de sa maison. C'est un travail qu'on lui a enseigné, en même temps que le «sourat nhur», ses prières et ses devoirs. Le tapis mozabite, le «beni isguen», comme on l'appelle couramment, ne s'improvise pas. Les dessins en sont copiés et non imaginés. C'est encore une affaire de siècles passés. Les impérissables couleurs végétales sont obtenues par d'in vraisemblables salmigondis de plantes et d'ingrédients. L'écorce du genadier fournit l'acide de fixation. Il existe une liste scrupuleusement observée des dessins qui, inmanquablement, ont une profonde signification mystique. «Tu me feras le chandelier, la clé, le mauvais œil, le peigne, la table...». Le «mauvais œil», ou plus justement l'anti-mauvais œil est vert et rouge. Son principal devoir est de retenir un instant le premier regard de l'homme inconnu, regard qui est «toujours mauvais». Les chandeliers, les tables, les peignes, les fourchettes, ont fatalement un nombre impair de chandeliers, de pieds, de dents: les nombres pairs attirent le mauvais sort... Les fillettes du M'Zab apprennent toujours l'art du tapis, chez elles ou bien à l'ouvroir des Sœurs Blanches. Il est passionnant de les observer construire de leurs infatigables mains agiles ces merveilleuses pièces de laine aux si vives couleurs. Les photographier? Quelle chimérique entreprise! Elles abandonnent tout avec les signes de la plus vive terreur (2). Un objectif 2,8: l'image parfaite du mauvais œil...





**Les fillettes du M'Zab  
apprennent à  
gagner l'argent de leur  
futur foyer**

Les «laveuses de mortes» apprennent aux fillettes mozabites, dès leurs plus jeune âge, toutes les finesses de leur rite et les difficultés de la tapisserie traditionnelle. Les maris vendent les tapis de leurs épouses trente mille francs environ, aux gros marchands de Ghardaïa. Ceux-ci les exposent aussitôt en leurs riches magasins au prix de cinquante ou soixante mille francs. La vie de la femme mozabite se passe ainsi, toute en travail et en prières, et elle n'a de gloire que le jour du mariage, du dellou rituel et des liboles d'argent.



**Une famille mozabite  
sur cinq  
a une voiture**

Le parc automobile du tout petit M'Zab est étourdissant: 700 véhicules de tourisme, 546 poids lourds de la dernière mode des carrossiers, dont 150 de plus de dix tonnes. Mais le facteur des «villes saintes» fait sa tournée à dos de bourricot...





Le tapis du M'Zab, le « benî iguen », comme on l'appelle couramment, ne s'improvise pas. Les dessins en sont copiés et non imaginés. C'est encore une affaire de siècles passés. Il existe une liste scrupuleusement observée des dessins qui, inmanquablement, ont une profonde signification mystique : le chandelier, le clé, le mauvais œil, le peigne, la table... Les chandeliers, les tables, les peignes, les fourchettes, ont fatalement un nombre impair de chandeliers, de pieds, de dents : les nombres pairs attirent le mauvais sort...

autour. Seul, il est capable de neutraliser le pouvoir de la temrida. Il est aussi le cas de ce jeune héritier dont le tuteur veut s'approprier la maison. C'est encore à la temrida que le parent terrible a recours, pour jeter à l'égfiant une vague d'effroyable terreur. Par on ne sait quel étrange phénomène, la porte, jour et nuit, danse le pilou-pilou sur ses gonds. Tout le quartier, puis toute la ville et ses personnalités constatent l' inexplicable colère d'un panneau de bois. Les officiers croient avoir trouvé la nature de cette étrange chorégraphie : « Il doit y avoir là-dessous une séguia. C'est le courant, qui fait bouger la porte... » Pour vérifier cette théorie, séduisante et rassurante mais qui est loin de faire la conviction, on chasse la porte de ses supports et on l'expatrie à bonne distance de l'endroit. La danse continue de plus belle. L'enfant, positivement terrorisé, croit pouvoir écarter le cauchemar en allant occuper son autre logis, dans la palmeraie. Hélas, là aussi, les portes tressautent comme autant de jeunes Siciliennes peu vertueuses que l'on aurait « traitées » au fameux oignon de Carrare... On pense enfin à l'horrible temrida, on s'en va quérir son machiavélique auteur. « Posez une grande marmite vide au milieu de la pièce, sur trois pierres plates. Ecartez-vous ». Et commencent d'interminables incantations. « Otez le couvercle ! » Dans l'énorme marmite que tout un chacun avait vue parfaitement vide, une affreuse tête de chat avec la gueule grande ouverte et, dans cette gueule béante, l'amulette profondément fichée.

On est tenté de n'accorder à ces mésaventures d'esprits obnubilés par un rite implacable qu'un intérêt hautement complaisant. Malheureusement, le commerce de la sorcellerie est, au M'Zab, une véritable affaire financière, m'ont assuré le plus sérieusement du monde des gens qui ont pour esprit de s'occuper habituellement de choses beaucoup plus matérielles. Il est très courant qu'un testament ou un acte de vente des plus en règle comporte un codicille dans le goût de celui-ci : « Toutes les semaines, dans la nuit du jeudi au vendredi, une lampe à huile sera allumée dans la deuxième chambre, de trois à cinq heures ». Qui donc disait que parfois l'esprit est aveugle ?

### Le Mozabite : un champion du commerce toutes catégories

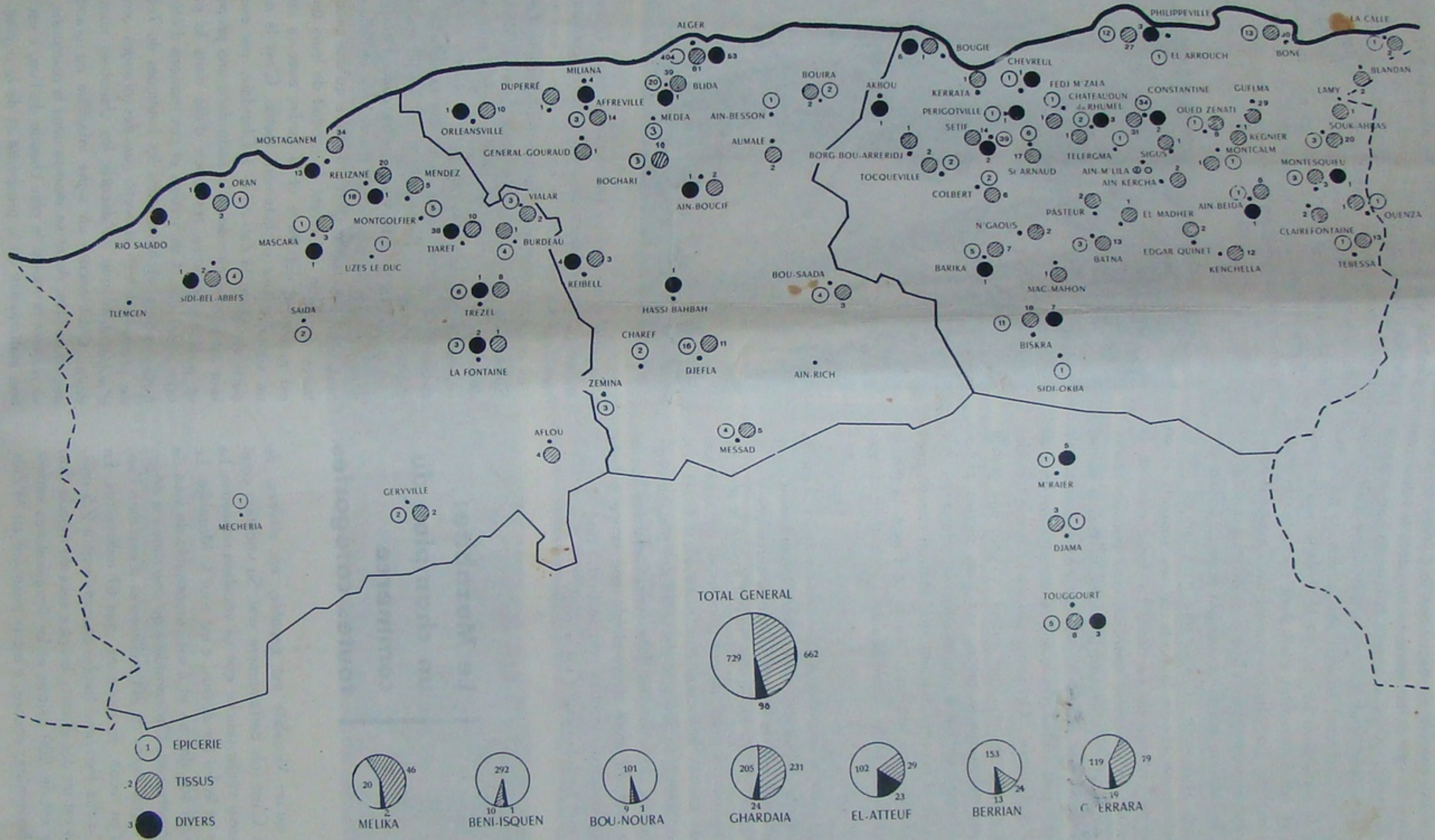
On assure qu'un Mozabite est capable, en affaires, de « rouler » un Juif. C'est très certainement vrai. Sa vocation commerciale est d'aussi vieille souche que sa vocation religieuse. Le culte des affaires et la foi par-dessus, c'est tout le Mozabite. Le commerce est aussi son dogme et il est responsable de bien de ses historiques hémorragies. On considère qu'une zone est désertique quand elle reçoit moins de 200 millimètres d'eau dans l'année. Le M'Zab n'en reçoit, en moyenne, que 61 millimètres. En période « sèche », cette moyenne tombe couramment à 2,5 millimètres. La chebka est un des déserts les plus secs du monde. Son altitude moyenne est de 500 mètres et les températures varient entre 0 et 50°. Novembre, encore, c'est le plein été au M'Zab.

On cueille les dattes dans les palmeraies et, dans notre esprit, c'est là une occupation hivernale. Les oasis couvrent, dans la chebka, une superficie de 1.500 hectares. 130.000 palmiers enfantent annuellement 35.000 quintaux de dattes. La datte mozabite n'est pas de première qualité. Elle fournit surtout le grand marché permanent de Ghardaia où elle est vendue jusqu'à deux nouveaux francs le kilo, aussi cher que les excellentes Deglet Nour en Métropole. Un palmier consomme une énorme quantité d'eau. Il y a de l'eau dans la chebka, il y en a toujours eu et



peut-être y en aura-t-il encore longtemps. 17 puits en fonction ou en cours d'équipement, dont certains, comme celui de Guerara, ont un débit horaire considérable. L'eau est généralement très en profondeur, dans la nappe phréatique. Les Services de la Subdivision de l'Hydraulique et la Société Mixte d'Exploitation des Eaux vont parfois la chercher à 500 mètres au-dessous du niveau du sol. Les réserves sont énormes, on parle de 60.000 milliards de mètres cubes, mais leur exploitation est aussi énormément onéreuse. Lorsqu'elle atteint les jardins du M'Zab, cette eau vaut de 8 à 12 francs le mètre cube. Pour l'Administration, il ressort que, la production maraîchère et celle des arbres fruitiers étant très faibles (il n'y a guère qu'une centaine de propriétaires de jardin qui vivent du produit de leurs terres), la culture est nettement déficitaire et le jardin, avec sa maison d'été, est un véritable luxe parfaitement inutile. C'est là une authentique particularité du M'Zab où — à Ghardaia, par exemple — l'habitant est propriétaire de sa maison dans une proportion de 70 % et possède aussi sa résidence d'été dans la palmeraie, dans 90 % des cas. Ces jardins et ces maisons d'été ont leurs véritables racines et bases dans les boutiques du Tell. Les orangers ne produisent bien souvent que des oranges amères qui n'ont d'autre utilité que de décorer les chambres nuptiales de la tradition. C'est encore un signe infailible du grand orgueil secret des Mozabites. Avoir sa maison dans la palmeraie, où les familles se replient la moitié la plus chaude de l'an, c'est une manifestation inattaquable de la prospérité et de la dignité.

# REPARTITION DU COMMERCE MOZABITE



Les Mozabites puisent largement dans toute l'économie algérienne. De Colomb-Béchar à La Calle en passant par l'Oranie, l'Algérois et le Constantinois, le Mozabite est l'Onassis incontesté de l'épicerie et du commerce des tissus. 1489 affaires, très exactement, font vivre 5000 familles abadhites.

Comme pour l'agriculture, il n'y a pas de place dans la chebka pour l'élevage. Mais les possibilités naturelles du pays ne sont pas seules ici en cause, directement. L'habitant du M'Zab s'est toujours complu dans le sédentarisme confortable. Ce Mozabite qui, même à dos de bourricot, promène des allures de Don Quichotte, ne devait jamais se sentir l'âme d'un gardien de troupeaux. Les 200 éleveurs de la région sortent presque exclusivement des rangs «agrégés» — on appelle agrégés les minorités malékites attachées depuis fort longtemps aux villes du M'Zab et qui leur fournissaient, jadis, les mercenaires qui les protégeaient contre les Chaambas; le Mozabite est aussi mauvais guerrier qu'il est brillant commerçant. Il y a en tout et pour tout 8.000 moutons, 10.000 chèvres et quelque cinq cents chameaux. 1.550 femmes tissent à la maison. Les artisans sont plus de trois cents (maçons, menuisiers, peintres, ferblantiers, forgerons, bijoutiers, dinandiers). L'on dénombre exactement 482 commerçants installés dans le M'Zab même. On ne sait par quel miracle leurs affaires continuent de prospérer. La concurrence, ici, est vraiment une lutte, un climat presque palpable. Avec l'essor nouveau du Sahara, les sens affairistes des Mozabites s'aiguisent sur les commerces des essences, de la mécanique et du gros transport. Le parc automobile du tout petit M'Zab est étourdissant: 700 véhicules de tourisme, 346 poids lourds de la dernière mode des grands carrossiers, dont 130 de plus de dix tonnes. Mais la grande trésorerie du M'Zab est hors des murs des «villes saintes». Elle est parfois très loin. Les Mozabites puisent largement dans toute l'économie algérienne. Ce titre de gloire a même éclipsé, aux yeux du monde, toute la gloire de leur religion. De Colomb Béchar à La Calle en passant par l'Oranie, l'Algérois et le Constantinois, le Mozabite est l'Onassis incontesté de l'épicerie et du commerce des tissus. 1.489 affaires, très exactement, font vivre 5.000 familles abadhites. Cela suffirait déjà pour la puissance des mosquées et du pot-au-feu...

## Un danger pour la chebka: sa propre fortune

Au tout début, les robinsons de la chebka n'ont que leurs ruines successives et le sol terriblement ingrat de cet affligeant morceau de désert. Pour assurer leur condition matérielle de première urgence, ils ne disposent que de leurs villes, leurs palmeraies, leurs jardins et d'infinis champs de pierres. Le pays ne nourrit pas son habitant. Et l'on ne vit pas que de prières. Les alliances successives avec les Chaambas, les Laarbas et les Attatchas sont menées à bien. On va même jusqu'à échanger avec le ksar de Metlili une centaine d'habitants. Laissant ensuite leurs préoccupations religieuses au second plan, pour quelque temps, les Mozabites s'organisent et partent à la conquête matérielle de l'Algérie. D'agriculteurs, arboriculteurs et pasteurs, ils deviennent vite commerçants. Le M'Zab est sans plus tarder un important centre d'échange des denrées sahariennes et soudanaises et des pro-

duits du Tell. La mode est au marché des noirs. C'est un commerce qui rapporte gros. L'Abadhite tombe en adoration devant la race noire pour tout l'argent qu'elle représente. Sous la domination turque, il se retrouve nanti de monopoles pour l'exploitation des bains, des boucheries et des moulins à farine d'Alger.



L'on est souvent tenté de qualifier le M'Zab de «petit état». Ce n'est là qu'une vision de l'esprit. Certes, le M'Zab est en quelque sorte propriétaire de sa civilisation et jusqu'au général de Latour d'Auvergne, l'heptapole était une confédération. L'annexion n'a été consommée qu'en 1882, au terme de nombreux troubles. Trente années plus tôt, le général Randon avait reçu une apparente soumission et autorisait en échange le libre fonctionnement des institutions religieuses, civiles et commerciales des Mozabites. Aujourd'hui, si le jeune mozabite n'est pas tenu de faire son service militaire, c'est pour la simple raison qu'il n'existe pas encore, à l'heure actuelle, de tableau de rescencement pour les Territoires du Sud. On croit généralement que c'est là une mesure de favoritisme décrochée par le puissant rite abadhite. C'est indéniablement faux. Les caïds et les djaamas ont été remplacés par des maires et des conseils municipaux. Et, à Ghardaia, M. Ali Nacer, premier magistrat de la ville, connaît l'inévitable problème de tous les maires de France et de Navarre, le problème de son réseau d'égoûts qui va lui coûter 300 millions dont il n'a pas le premier sou.

C'est un ahurissant kaléidoscope des mouvements et des courants d'esprit. Le M'Zab, ainsi que toutes les richesses, attire les rapaces, les corsaires et les francs-tireurs. Le M'Zab, dans l'esprit politique actuel est un «cas», et un cas passionnant qui sort du cadre de cette étude. Une chose est certaine, les Mozabites sont rassurés par la présence française, qui leur apporte au moins — et cette raison-là serait-elle la raison unique que leur attachement nous serait systématiquement acquis — une puissante protection. Leur prospérité éveille bien des convoitises qui, pour l'heure, sont soigneusement entretenues sous la cendre. Ils se méfient tout spécialement de ces 70.000 ou 80.000 Chaambas qui ont si bien, à certaine époque, littéralement «deshabillé» les Israélites...

Le Mozabite ne veut de maître que Dieu, de ministre que son scheik, de percepteur que son oukil, de paradis que son jardin et de loisir que ses affaires. Le Français, le premier, l'a compris.

Texte: Cpl. A. TRESGUERRES

Photos: Lég. G.H.

# 2<sup>ème</sup> Régiment Etranger de Cavalerie

A deux camarades  
tombés  
le 3 octobre 1960



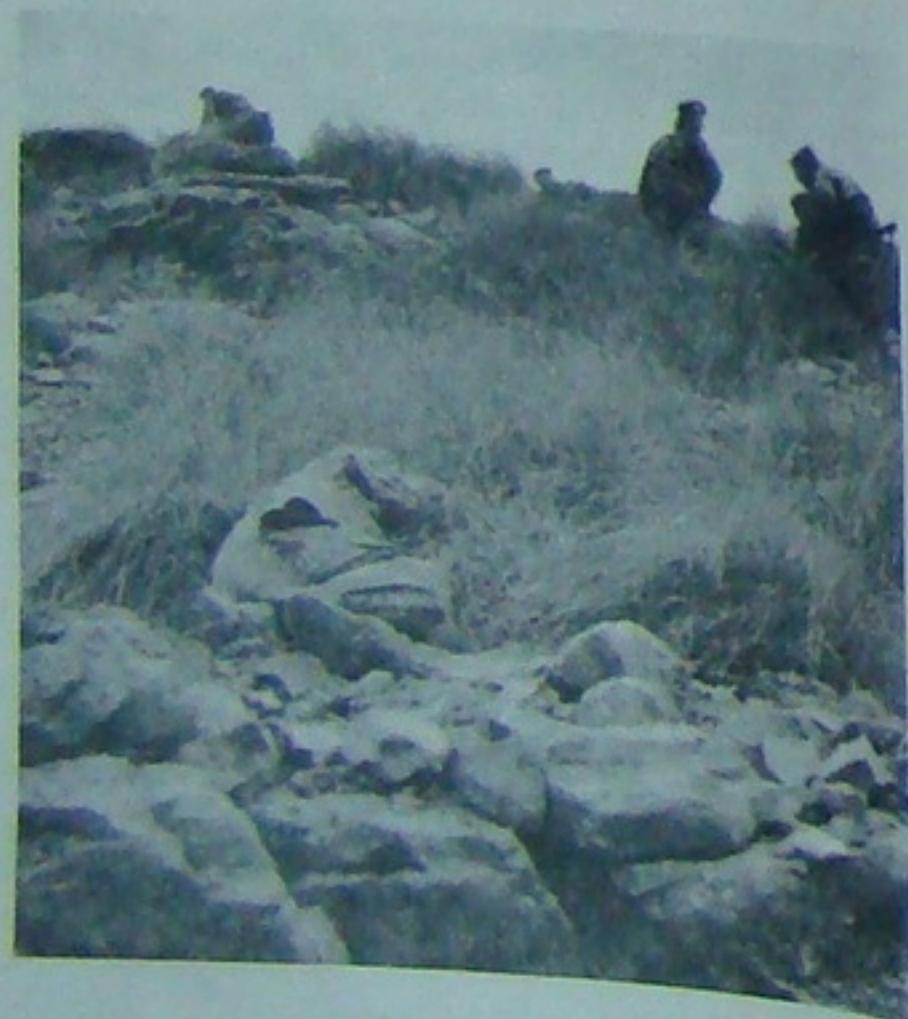
Adjudant GRAUDEJUS  
Chef de Peloton Porté  
14 ans de service  
Médaille militaire  
5 citations  
Chevalier de la Légion d'Honneur  
à titre posthume



Maréchal-des-Logis-Chef JOHNK  
Sous-Officier Adjoint  
8 ans et demi de service  
Médaille militaire  
6 citations — 2 blessures  
Chevalier de la Légion d'Honneur  
à titre posthume

Cette fois-ci, cela s'est passé au Saïfoun, le 22 novembre. Pour vous deux qui connaissiez ce coin les commentaires sont inutiles. Vous avez vécu tout cela : le piton rocailleux de l'Atlas saharien. Ces katibas retranchées dans leur blockhaus. L'encercllement progressif, et puis, après l'appui de l'aviation... l'assaut.

Tout cela dans l'exaltation de l'action tant attendue. Où le cœur saute brusquement du tragique de la mort, du camarade qui tombe, au comique de la balle qui vous rate ou vient percer la nourrice de pinard imprudemment exposée sur l'avant d'une automitrailleuse... 31 impacts sur une A. M. du Peloton 42...



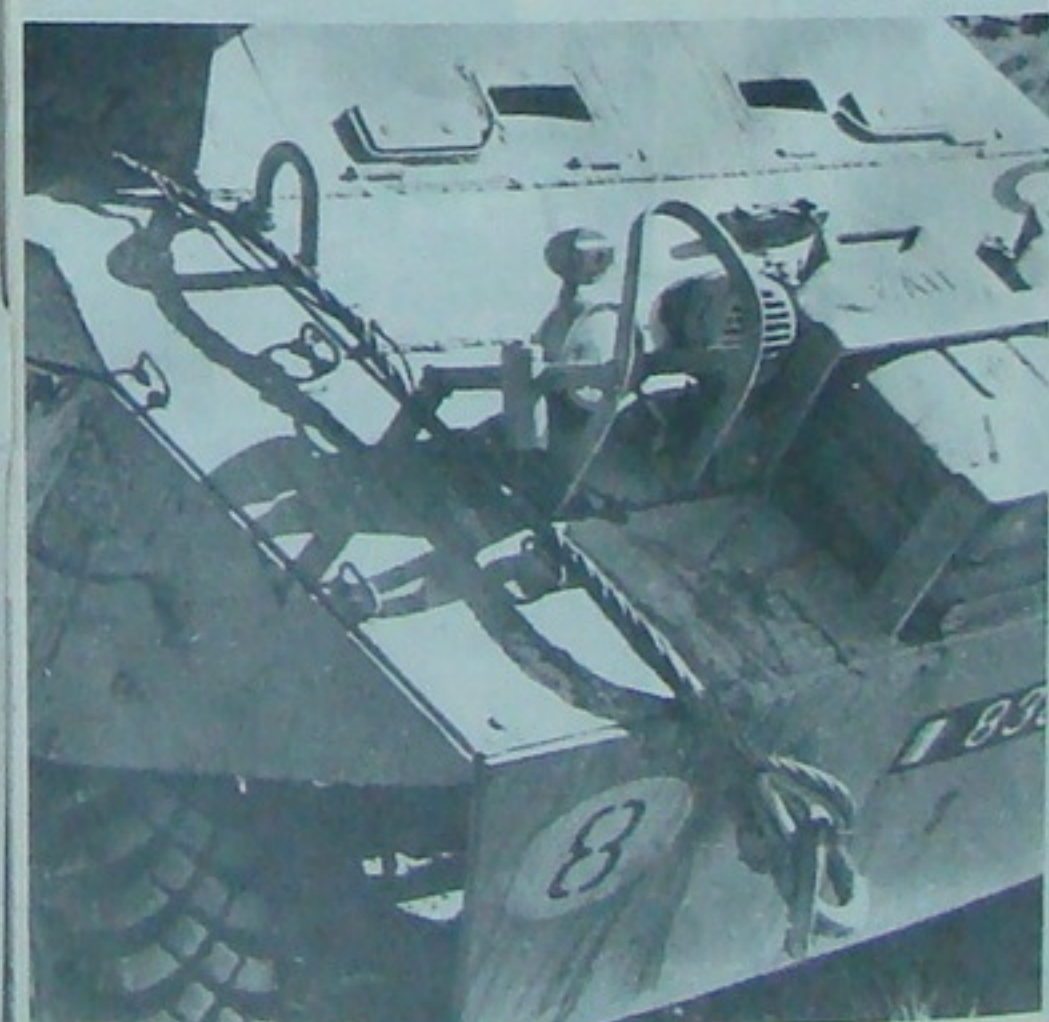
regla'b puilnod et

... Puis, quand tout est fini, le bilan, où trônent 2 M. G. 42 durement conquises, une douzaine d'armes, une quarantaine de rebelles, mais auquel il faut ajouter les noms des camarades qui ont payé ce succès de leur sang.

Vous le voyez Adjudant Graudejus et Maréchal-des-Logis-Chef Johnk, que ce soit sur un piton ou sur un autre, les traditions se conservent et le souvenir que vous nous avez laissé en est une des plus solides raisons.



Texte et photos: 2<sup>ème</sup> R.E.C.



Enfin, le recueillement et l'ombre tranquille d'un petit cimetière d'Algérie où vous reposez déjà. Et le salut de ceux qui sont venus une nouvelle fois vous dire adieu.



3<sup>ème</sup> R. E. I.

## Noël dans la banlieue d'Alger



DERNIERES  
OPERATIONS  
DANS  
LES AURES  
AVANT  
DE REJOINDRE  
BOUFARIK  
POUR  
LES FETES



Depuis plusieurs jours, d'énormes nuages noirs débouchaient de l'horizon, se succédant par vagues ininterrompues, s'éventrant sur les sommets enneigés de l'Atlas Blidéen, ils déversaient sans aucun arrêt leur trop plein sur la Mitidja.

Sommeillant en toute quiétude derrière son rideau de pluie, douillettement enfouie jusqu'aux toits dans un brouillard digne des faubourgs londonniens, Boufarik ne vit pas passer les premiers véhicules du 3<sup>ème</sup> Etranger revenant des Aurès pour passer quinze jours dans son nouveau fief et s'y remettre en conditions. Les légionnaires, fatigués par ce voyage, mi-en camion, mi-en chemin de fer, après un an d'incessantes représentations continues sur tous les théâtres d'opérations, débarquèrent dans la nuit et sous une pluie incessante. Ils jetèrent un premier regard sur ce qui sera leur base arrière.

Dans l'obscurité, la Mitidja semblait avoir repris son aspect rébarbatif d'avant la conquête. Une belle bande d'alluvions, longue d'une centaine de kilomètres et séparée de la mer par le massif de la Bouzaréa. Grâce aux efforts déjà légendaires des premiers colons, elle devint, dès le début de ce siècle, la banlieue maraîchère d'Alger, le principal fournisseur des exportateurs. Cette Mitidja, considérée à juste titre comme la terre la plus riche d'Algérie, était redevenue dans la nuit: marécageuse, insalubre, inhospitalière, aux yeux des légionnaires, trainant encore après leurs bottes la boue des Aurès. Ils débarquèrent dans cette gadoue fertile, et pour beaucoup de compagnies, il

fallut remonter les gitounes 56 car tous n'avaient pu trouver place dans les fermes de la région.

Mais au petit matin, un pâle rayon de soleil réussit à filtrer entre deux gros nuages noirs. Et apparurent les immenses vignobles aux teintes fauves, les vergers d'agrumes aux arbres succombant sous le poids des magnifiques oranges. Toutes ces richesses d'une nature généreuse, magnifiquement aidées par les hommes, jaillirent de la brume et révélèrent aux arrivants le vrai visage de leur nouveau fief. Car, bien que la compagnie de base du régiment y soit installée depuis le mois de mars, peu de légionnaires le connaissaient. Seuls, quelques permissionnaires avaient eu le privilège d'y faire un court séjour. Et les déceptions de l'arrivée nocturne s'évanouirent en même temps que le pâle rayon de soleil, balayés les uns et l'autre par une nouvelle rafale de pluie.

C'était le 23 décembre. Toutes les compagnies n'étaient pas encore arrivées. Pourtant, la préparation de Noël devint le principal souci de tous. Bien que très limités par le temps, tous désiraient ardemment que ce Noël soit encore plus réussi que les précédents, car l'année 1960 avait été particulièrement dure. De beaux bilans avaient couronné les opérations de la presqu'île de Collo et des Aurès, mais au prix de quels efforts! Après un an de telles pérégrinations, Noël chez soi, un chez soi encore précaire mais chez soi quand même, devait refléter un éclat particulier. Les équipes s'organisèrent, les unes partirent à la recherche d'arbres dignes de symboliser le sapin tradi-



LE COLONEL  
LORS  
DE  
L'INSPECTION  
DES  
CUISINES

LA CRÈCHE  
VIVANTE  
DE LA 1<sup>ère</sup> SECTION,  
4<sup>ème</sup> C. P.



lionnel, les autres, d'artistes chevronnés ou désignés comme tels par leurs camarades, s'attaquèrent à la réalisation délicate des crèches, de leur côté, les cuisines s'apprêtèrent à livrer un des plus dur combats de l'année.

Et le 24 au soir, tout fut prêt. Les dernières compagnies, celles de l'E.M.T. 1, étaient rentrées. Des cuisines, un fumet délicat s'échappait, la choucroute traditionnelle et le non moins traditionnel boudin blanc mijotaient, dans l'attente des douze coups de minuit qui donneraient le signal des festivités.

Le Colonel Langlois, commandant le régiment et le Commandant en second, le Lieutenant-Colonel de Torquat avaient tenu à visiter chaque section. En raison de la dispersion des éléments du régiment, la visite, commencée à 18 heures, ne se termina qu'à 2 heures du matin. Les crèches témoignèrent, une fois de plus, de l'ingéniosité et du bon goût légionnaires.

Et ce 25 Décembre vit sortir Boufarik de sa léthargie où l'avait plongée à la fin de cet été, les deux bombes des H. L. L. Réveillée par l'avalanche joyeuse de képi blanc qui s'abattit sur elle, la Capitale de la Mitidja retrouva en un clin d'œil sa gaieté et son dynamisme.

DE GAUCHE A DROITE:

VISITE DU COLONEL  
A LA 5<sup>ème</sup> COMPAGNIE,  
4<sup>ème</sup> C. P.  
ET 7<sup>ème</sup> COMPAGNIE





## ● BELGIQUE

A Bruxelles, le comité exécutif de la Fraternelle a procédé, le 18 novembre dernier, à l'installation du Colonel de Susbielle, en qualité de vice-Président d'honneur et à celle du marquis Etienne de la Bigne, comme membre d'honneur.

Au cours de cette réunion spéciale qui permit à ces deux personnalités de prendre un plus étroit contact avec la Fraternelle, une rétrospective de ses activités leur fut présentée, comportant notamment l'audition du montage radiophonique du X<sup>e</sup> anniversaire de la Fraternelle réalisé, en 1946, par Radio-Luxembourg.

Le Colonel de Susbielle et le Marquis de la Bigne exposèrent, très cordialement, les raisons de leur attachement à la Légion et soulignèrent l'intérêt qu'ils portent tous deux à nos mouvements d'entraide et de solidarité en faveur des anciens de la Légion Etrangère française.

## GROUPEMENT RÉGIONAL DE BRUXELLES

Une réunion intime a eut lieu le 11 décembre 1960. Le programme comportait de magnifiques films en couleurs, gracieusement mis à sa disposition par le service culturel près l'Ambassade de France.

Selon sa louable habitude, la « Cantinière » avait eu soin de ménager d'agréables surprises. Les enfants inscrits reçurent leur « sac » copieusement garni de friandises et de jouets minutieusement choisis. Tous les adultes reçurent le traditionnel « boudin » coquettement présenté.

## ● NOIRVAL

Comme chaque 11 novembre, les Anciens du R.M.V.E. « La Tramontane » se sont recueillis devant le monument élevé à la mémoire de ceux qui trouvèrent une mort glorieuse au cours des combats qui se déroulèrent dans la région en mai-juin 1940.

En présence de nombreuses personnalités, et après le dépôt d'une gerbe sur la stèle, il fut procédé à une remise de décorations.

## ● VICHY

« L'arbre de Noël légionnaire » a eut lieu le jeudi 22 décembre 1960, dans la grande salle des fêtes de Vichy.

En l'absence du Président, empêché par ses obligations professionnelles, la soirée fut présidée par notre vice-Président Mr. Evandiloff, un des fondateurs de notre amicale en 1953.

Pendant toute la soirée une musique anima l'ensemble et entraîna jeunes et vieux à une sauterie improvisée.

M. le Maire de Vichy, empêché, avait délégué un de ses adjoints, le docteur Colomb, pour assister à notre fête familiale si réussie.

## ERRATUM

Par suite d'une erreur d'interprétation, nous signalions dans l'article intitulé « Vichy » paru dans le journal de décembre, la présence du Commandant Charmot et du Chef de musique Farigoul aux cérémonies du 11 novembre. Malheureusement, c'est sur les tombes de ces deux disparus que s'inclinaient les membres des Anciens Légionnaires de Vichy.

Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.

## ● STRASBOURG

Les membres du comité de la société, sous la présidence du Capitaine de réserve Decamps, avaient convié leurs amis à une fête de Noël.

A l'Orangerie, le 11 décembre 1960, devant un nombreux public, cette belle fête a connu un très vif succès, grâce au groupe de danse de Madame Charlotte April, sans oublier les attractions piquantes et le concours d'un orchestre folklorique.

Le Chef d'Escadrons Duprat, commandant le C. R. L. E., représentait le Général Gouverneur Militaire.

Après un goûter, le Père Noël remit des jouets et friandises aux enfants.

## ● ORLEANS

Au cours d'une manifestation, en présence du Général Tochon, commandant le Groupe des Subdivisions, le Président de l'Amicale des A. L. de l'Orléanais a remis la Croix de la Légion d'honneur à Emile Baugarter, ancien du R.M.L.E.

\* \* \*

Par décision du Ministre du Commerce et de l'Industrie, en date du 13 mai 1960, M. Marcel Natkin a été nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

Il était engagé volontaire au 1<sup>er</sup> Etranger à Sidi-Bel-Abbès en 1939-1940.

## ● SAINT BRIEUC

Monsieur J. Sergent, employé au service contentieux de la direction interdépartementale de Rennes et spécialiste dans la législation des pensions militaires d'invalidité, porte à la connaissance des libérables, blessés ou malades et anciens, se retirant dans la région ouest de la France et particulièrement dans le territoire de la 3<sup>ème</sup> Région militaire, qu'il se tient à leur disposition pour tous renseignements concernant leurs droits éventuels à une pension d'invalidité.

S'adresser : café Besnies, 2, boulevard de la Liberté, Rennes.

## ● REIMS

Le 29 décembre dernier, le village de Muizon (Marne) a rendu hommage au maréchal des logis du 1<sup>er</sup> R.E.C. Casimir Kowal, tombé en Algérie dans sa 33<sup>ème</sup> année.

L'Amicale champenoise des anciens militaires de la Légion Etrangère, les anciens combattants de Muizon, ainsi qu'un détachement de la base aérienne 112 rendaient les honneurs.

Le Maire et tous ses administrés, s'associèrent au deuil de la famille.

## ● CHICAGO

Les anciens légionnaires de l'Illinois ont le plaisir de présenter leurs vœux à l'occasion de la nouvelle année à tous ceux qui les ont connus lors de leur passage à la Légion Etrangère.

## ● TOULOUSE

L'amicale des anciens de Toulouse s'est réunie le 8 janvier pour fêter les rois selon la coutume légion. Une nombreuse assistance avait répondu à l'appel du Président.

La séance fut ouverte par la lecture des vœux nombreux reçus par l'Amicale et émanant des personnalités civiles et militaires de la 5<sup>ème</sup> Région.

Après les libations d'usage et l'élection du Roi, le secrétaire général annonça l'élevation à la dignité de Grand Officier de la Légion d'honneur du colonel Laimay, le président.

Parmis les présents, signalons les colonels Laimay, Royer (R.E.C.), de Medrano (R.E.C.), le commandant Prouhet, le capitaine Blanc, le lieutenant Buick, l'adjudant-chef Blasco, l'adjudant Kostine...

Cette réunion très agréable à laquelle assistaient plusieurs épouses, fut parfaite en tout, dans une ambiance sympathique et familiale, agrémentée de chansons et refrains légionnaires.

De gauche à droite :

- Colonel Royer
- Colonel Laimay
- Mr Kostine, secrétaire
- Colonel de Medrano



**3 décembre 1960...**

**Le  
2<sup>ème</sup> Régiment  
Etranger  
d'Infanterie  
dans  
le  
Beni Smir**



Bien avant l'aube, le Groupe de Compagnies Portées du 2<sup>ème</sup> Etranger a quitté Ain-Sefra en direction du sud en vue de participer à une opération de reconnaissance et de nettoyage dans la partie est du djebel Beni Smir et dans le djebel Goursifane, entre barrage et frontière. Plus de 3 bataillons et d'importants moyens aériens doivent être mis en jeu sous le commandement du lieutenant-colonel Romet, commandant en second le 2<sup>ème</sup> R. E. I.



Aux premières heures du jour, la 2<sup>ème</sup> C.P. aux ordres du capitaine de Tchaguine est hélicoptée sur les crêtes du Goursifane.

Le commandant de l'opération est en l'air à bord d'un Broussard.

Vers 08 heures 30, une reconnaissance aérienne découvre des traces nombreuses et fraîches dans la partie du Beni Smir dominé par le point coté 1641. En vol, le lieutenant-colonel Romet décide l'exploitation immédiate de ce renseignement « frais » par le 1<sup>er</sup> G.C.P. / 2<sup>ème</sup> R.E.I. dont la mission initiale est annulée. Le chef de bataillon Kopf, chef de l'E.M.T. 1, disposera de ses trois compagnies portées et du Commando Cobra.

Avant tout, il s'agit de prendre pied aux environs de 1641.

Une première vague d'hélicoptères transportant 6 sticks de la 1<sup>ère</sup> C.P. tente de se poser au nord de 1641. Malgré une préparation massive, un fort élément rebelle se dévoile sur la D.Z. au moment même de l'atterrissage et prend les hélicoptères sous un feu violent: seuls le sergent Sanchez-Iglesias et 5 légionnaires, passagers du leader, ont réussi à sauter à terre... ils resteront isolés au milieu des positions rebelles. Trois hélicoptères de transport sont gravement touchés et l'hélicoptère-canon rendu inutilisable. A peine commencé, l'hélicoptage est interrompu.

Vers midi, une nouvelle vague de 5 cargos réussit à se poser, mais à 2 km. au sud de 1641, permettant la mise à terre du capitaine Grosjean, commandant la 1<sup>ère</sup> C.P., et d'une trentaine de légionnaires. La réaction rebelle sur cette nouvelle D.Z. est telle que deux hélicoptères sont touchés et l'hélicoptage interrompu une nouvelle fois.

Un deuxième hélicoptère-canon, venu en renfort, est rendu indisponible par le feu adverse.

On marche, semble-t-il, sur le H.L.L. ...

Le chef du P.C.A., qui dirige l'hélicoptage de son Broussard, devait dire que c'était la première fois que, sur une D.Z., il avait pu voir un rebelle se lever sous les roues d'un premier hélicoptère, et un légionnaire sauter à terre, le poursuivre et le « plaquer aux pattes » sous les roues d'un deuxième appareil.

Les feux lourds aériens s'abattent alors à nouveau sur les rebelles installés au nord et au sud de 1641: l'adversaire semble nombreux, solidement organisé et bien décidé à se défendre.

Au milieu de ces péripéties dramatiques, les détails amusants n'ont pas manqué...

Le lieutenant Cardonne, de la 1<sup>ère</sup> C.P., était dans la première vague du matin... il se présente deux heures et demie plus tard pour une deuxième tentative... il est dans l'hélicoptère de tête... qui perd de l'altitude, approche du sol... ça y est... le lieutenant saute... une demi-seconde trop tôt: le feu rebelle se déclenche immédiatement, proche, dense et ajusté. L'hélicoptère remet les gaz. Deux légionnaires se penchent, agrippent leur officier par ses bretelles d'équipement, le soulèvent — heureusement, ce n'est pas

un poids lourd — et lui font réintégrer sa banquette... ce n'est pas encore pour cette fois.

Les rebelles ne perdront rien pour attendre. Un quart d'heure plus tard, le peloton Cardonne est enfin posé. Avec le capitaine, il sera seul sur la D.Z. pendant plus de deux heures. Bilan: plus de 20 rebelles tués.

L'arrivée en renfort d'un détachement d'hélicoptères de la Marine permet de reprendre à 14 heures les transports à destination de la minuscule D.Z. maintenue praticable par les éléments de la 1<sup>ère</sup> C.P. luttant contre un adversaire largement supérieur en nombre.

Aucune liaison n'a encore pu être établie avec le sergent Sanchez-Iglesias et ses légionnaires. Par les avions qui les survolent, on sait seulement qu'ils sont couchés, qu'ils ne bougent plus et que de nombreux fellaghas les entourent...

Tout au long de l'après-midi, une noria incessante de 9 hélicoptères-cargos, appartenant à l'Armée de l'Air et à la Marine, va assurer l'acheminement de la totalité des éléments à la disposition du Chef de l'E.M.T. 1. L'aire d'atterrissage qui restera sous le feu adverse jusque vers 17 h. 30 voit l'arrivée successive de la 1<sup>ère</sup> C.P., de l'E.M.T. 1, puis de la 4<sup>ème</sup> C.P., du Commando Cobra, et enfin de la 2<sup>ème</sup> C.P. retirée des hauts de la cuvette du Goursifane où elle se « rongeait les sangs ».

Entre 16 et 17 heures, la D.Z. est enfin dégagée et la conquête du col au sud de 1641 est exécutée conjointement par la 1<sup>ère</sup> C.P., la 4<sup>ème</sup> C.P. aux ordres du lieutenant Danguy des Déserts et les premiers éléments du Commando Cobra. Ces combats menés jusqu'au corps à corps se déroulent dans un terrain très difficile de rochers et de falaises abruptes, contre un ennemi bien retranché et ne songeant aucunement à se rendre. Le lieutenant Violot, un caporal et 2 légionnaires de la 4<sup>ème</sup> C.P. sont blessés.

L'engagement, vers 17 heures 30, de la 2<sup>ème</sup> C.P. permet à la 4<sup>ème</sup> C.P. et au Commando Cobra de progresser rapidement vers le nord: 1641 est enlevé de haute lutte et dépassé. A nouveau de nombreux tués, prisonniers et un important armement restent entre nos mains.



LE SERGENT SANCHEZ ET 5 LEGIONNAIRES FERONT « LEUR » CAMERONE PENDANT 10 HEURES.

« COBRA » A L'ACTION. LA NUIT EST TOMBEE: DANS QUELQUES INSTANTS SANCHEZ ET SES LEGIONNAIRES SERONT DEGAGES.

La résistance rebelle se raidit une nouvelle fois à la tombée de la nuit pour tenter d'interdire à la 4<sup>ème</sup> C.P. et au Commando Cobra de donner la main aux légionnaires isolés. De durs combats sont menés en pleine obscurité; trois blessés amis sont évacués. L'hélicoptère-canon de la Marine, resté sur les lieux malgré la nuit, apporte un appui précieux. Les dernières résistances adverses sont bousculées et, vers 20 heures, le sergent Sanchez-Iglesias et 4 légionnaires se retrouvent avec leurs armes au milieu des amis. Les derniers coups de feu claquent vers 21 heures. Les rebelles rescapés fuient en direction du Maroc, poursuivis par les tirs de harcèlement de l'artillerie.

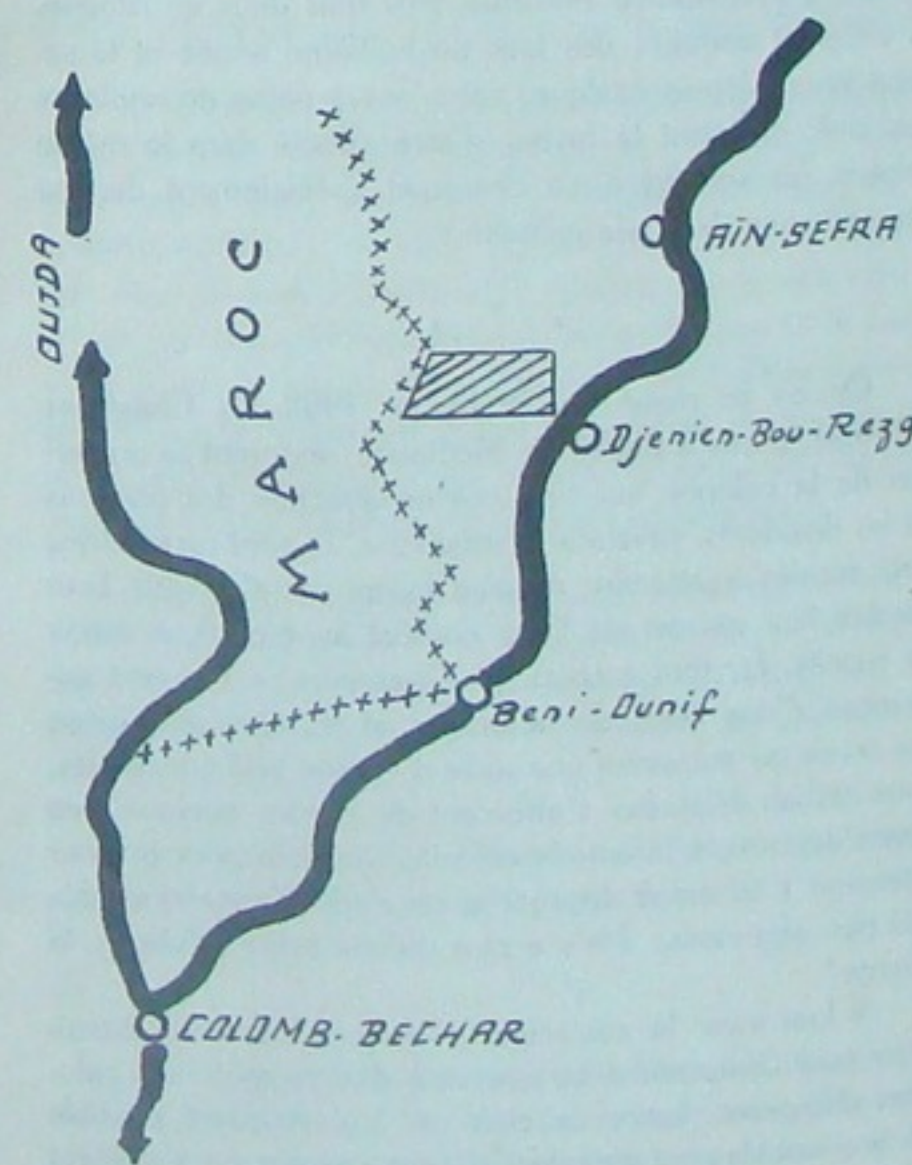


LES D. Z. SONT SOUS LE FEU DE L'ENNEMI. 7 HELICOS SONT GRAVEMENT TOUCHES.



SUR LA D. Z., PREMIERES ARMES RECUPE- REES PAR LA 1<sup>re</sup> COMPAGNIE.

A 5 KMS DE LA FRONTIERE DU MAROC... ET DEJA PRISONNIER.



Le combat n'a duré que quelques heures, mais il a été rude.

De leur côté, les Tirailleurs, poussés rapidement sur la ligne de fuite des rebelles, ne perdaient pas leur temps: 5 prisonniers, 5 armes.

La position ennemie était bien placée, tenue par quelque 130 rebelles, venus du Maroc, équipés de neuf, dans l'espoir de beaux exploits guerriers... Ils laissèrent entre nos mains:

- 63 tués,
  - 16 prisonniers,
  - 59 armes de guerre,
  - plus de 100 grenades,
  - près de 10.000 cartouches
- et une quantité importante de documents, d'équipements et de ravitaillement divers.

Nos pertes sont relativement légères: 2 tués, 9 blessés.

Tous rivalisèrent d'ardeur et d'allant au cours de ce combat du Djebel Beni Smir, et les appuis aériens sont à citer pour leur efficacité, mais une mention spéciale revient cependant au sergent Sanchez-Iglesias et aux 5 légionnaires déposés avec lui dans le dispositif rebelle au début de la matinée.

#### Honneur et Fidélité!

Dès leur poser, ils sont «allumés» à moins de 30 mètres par de nombreux rebelles. Ils n'apprécient pas l'accueil, s'abritent, ripostent, puis se comptent... Aucun autre hélicoptère ne s'est posé... Ils sont seuls...

Alors que le légionnaire Paumart, séparé de son groupe dès l'atterrissage, réussissait, par une sorte de miracle, à rejoindre avec son arme des éléments amis éloignés, les quatre autres, couverts bientôt par une ronde ininterrompue de T 6 et de pipers, serrés autour de leur sergent, ont, sous ses ordres, tenu tête pendant plus de dix heures à un adversaire qui a tout tenté pour les réduire. Ils ont repoussé aussi bien les assauts lancés par les fellaghas que les offres de reddition avec promesse de vie sauve... le Maroc était à 4 km...

Le sergent Sanchez-Iglesias,  
le caporal Galejski  
et les légionnaires Gerlich,  
Hortzkow,  
Dahmen (blessé),

de la 1<sup>re</sup> Compagnie Portée du 2<sup>me</sup> Etranger, se sont montrés dignes des traditions de la Légion. Ayant consenti par avance au sacrifice de leur vie, ils n'ont cependant pas douté un seul instant que leurs camarades tenteraient l'impossible pour les dégager: leur confiance n'a pas été déçue.

Texte: 2<sup>me</sup> R.E.I.  
Photos: Sergent-Chef Marc FLAMENT

## Du glorieux Chasseur d'Afrique

au Légionnaire . . .

. . . la Tradition passe par le

Général Rollet



En 1960, le Père avec le Drapeau des « Gueules Cassées » est fier de poser aux côtés de son fils légionnaire.

Pour une fois, c'est une histoire qui sort quelque peu du cadre strictement légionnaire, mais qui côtoie de si près notre Geste et qui conte tant d'héroïsme qu'elle n'y semblera pas déplacée. C'est l'aventure d'un des plus jeunes « Légionnaires » de France, celle du Chasseur d'Afrique Marius Jiudice, qu'a contée l'un de ses témoins, le Général Paul Azan, historien éminent, lui-même petit-fils d'un Officier de Légion.

En 1907, un Corps Expéditionnaire débarquait à Casablanca pour tenter de remettre un peu d'ordre dans l'Empire Chérifien, déchiré depuis de longues années par des luttes intestines. Cette action faisait pendant à celles entreprises sur la frontière Ouest de l'Algérie ainsi que dans le Sud-Oranais afin de protéger nos possessions d'Afrique du Nord de l'agitation perpétuelle régnant dans l'Empire voisin, agitation qui n'était pas sans causer de vives inquiétudes chez les Algériens d'alors.

Sous le commandement du Général Drude, l'Armée d'Afrique débarqua sous les murs de Casablanca et s'enfonça peu à peu dans cette plaine de la Chaouïa qui séparait la côte atlantique des contreforts de l'Atlas. Une colonne placée sous les ordres du Général d'Amade se constitua bientôt pour chercher à gagner l'intérieur du pays. Vous pensez bien que les légionnaires en firent partie. A leur côté, entre autres, des pelotons de Chasseurs d'Afrique, cette cavalerie légère créée quelques mois après notre Légion dans le cadre de la réorganisation de l'Armée d'Afrique et qui, depuis, s'étaient constamment illustrés à nos côtés.

Dans un des pelotons du 5<sup>ème</sup> Chasseurs d'Afrique, deux frères servaient côte à côte : Marcel et Marius Jiudice. Ayant perdu leurs parents dès leur plus jeune âge, ils furent confiés à l'Assistance Publique. Nés tous deux en Algérie, ils s'étaient engagés dès leur dix-huitième année et le second venait depuis quelques semaines à peine de rejoindre son aîné, obtenant la faveur d'être affecté dans le même peloton où son frère se chargeait spécialement de son apprentissage de la vie militaire.

Or, en ce matin du 29 février 1908, les Chasseurs d'Afrique, partis à l'aube de Médiouna, assurent la protection de la colonne qui s'avance en direction des plateaux où les dissidents, cavalerie et infanterie, se sont rassemblés, bien décidés à attendre de pied ferme notre arrivée. Leur nombre leur permet de livrer combat avec quelque espoir de succès. Et, tout à coup, les Chasseurs se trouvent environnés d'une nuée de fantassins et de cavaliers, surgis des ravins qui entourent une sorte d'éperon pelé que, seules, deux casbah délabrées s'efforcent de rendre quelque peu moins désertes. L'Infanterie est loin, trop loin pour pouvoir intervenir à temps et dégager la cavalerie ; l'ennemi semble des plus agressifs : il n'y a plus qu'une seule solution : la charge !

Il faut avoir lu ces récits d'Afrique des temps héroïques pour comprendre ce que veut dire ce mot. Les pelotons chargeant, sabre au clair car il n'est guère possible de tirer valablement au galop, chaque cavalier ne s'arrêtant

que pour tomber, tué ou désarçonné, ou bien pour plonger sa lame dans quelque ennemi qui tente de lui barrer le passage ou qui s'apprête à lui tirer dessus. Les Marocains s'enfuient de toutes parts, ne s'arrêtant que pour, à l'abri de quelque caillou, recharger leur moukala, tirer dès que l'occasion s'en présente, puis repartir à nouveau vers une nouvelle position provisoire, à moins qu'un coup de sabre ne soit venu interrompre leur carrière de pillards pour le plus grand bien de leurs frères de la plaine.

Nous ne raconterons pas en détail ce que fut ce combat. Le sort des deux frères Jiudice seul nous intéresse aujourd'hui. Et l'épisode est digne d'être conservé par l'Histoire :

« La charge partie, nous raconte le Général Azan, les deux frères galopent de concert. Ils dépassent un Marocain qui est du côté de Marius, le plus jeune.

« Tu ne le tues pas ? » demande Marcel sur un ton de reproche, et il oblique vers le Marocain, perdant de vue son frère.

Marius Jiudice continue à charger dans une autre direction. Soudain, il aperçoit un piéton couché sur le dos, dirigeant vers lui le canon de son fusil. Il se précipite de son côté. Le coup part, l'atteint à la mâchoire, mais il n'arrête pas son élan. Il donne un coup de pointe au Marocain, retire son sabre rouge de sang.

A dix mètres de là, un autre piéton s'apprête à tirer sur lui. Marius Jiudice, sans perdre de temps à essuyer, même avec sa manche, le sang qui coule de sa mâchoire déchiquetée, fonce à toute vitesse sur ce nouvel ennemi. De son sabre, il détourne le fusil, dont la balle part en l'air, puis il assène un coup vigoureux sur la nuque du Marocain.

A quelques mètres au plus, un troisième adversaire surgit encore : les deux genoux en terre, il vise, il tire. La balle atteint cette fois le brave chasseur à la bouche, lui coupe un morceau de lèvre, lui casse une dent, et va se loger dans le palais ! Mais déjà Jiudice a pris son élan et arrive sur l'homme qui vient à peine de tirer et le frappe d'un coup de pointe. Puis, par suite de l'effort fourni et des blessures reçues, il tombe de cheval en laissant son sabre dans le corps de son ennemi. Il se trouve étendu à terre aux côtés du Marocain et perd connaissance.

Son évanouissement ne dure pas longtemps ; il est réveillé par la tiédeur du sang qui coule de ses horribles blessures et inonde sa poitrine. Il ouvre les yeux, voit ses camarades à cheval, se lève sur son séant, bat des mains et applaudit à la charge ! »

Quant à son frère Marcel, il fut retrouvé, décapité, sur le champ de bataille, à la fin du combat.

Le 14 avril 1908, Marius Jiudice était fait chevalier de la Légion d'Honneur. Il avait tout juste 19 ans ! Mais, si la récompense n'avait pas tardé à venir, restait un long cal-

vain à parcourir, d'hôpital en hôpital, avant que le brave Chasseur d'Afrique retrouvât figure humaine. Des dizaines d'opérations furent nécessaires pour lui confectionner, morceau d'os par morceau d'os, lambeau de chair par lambeau de chair, une mâchoire qui lui permette de s'alimenter normalement et surtout de parler. Réformé, il put enfin se recaser dans la vie civile, se marier, et oublier peu à peu les souvenirs tragiques pour ne plus penser qu'à la gloire dont il s'était, si jeune, couvert.

Mais, pour nous légionnaires, l'histoire n'est pas finie. Vers les années 1937 ou 1939, le Général Rollet, Inspecteur de la Légion Etrangère et Président de l'Association des « Gueules Cassées » qui groupait sous son illustre patronage les grands mutilés de la face, faisait sauter sur ses genoux, à l'occasion de ses visites à la Section de Nice, le fils de son Porte-Drapeau, lequel n'était autre que Marius Jiudice. Le petit Marcel, ainsi prénommé en mémoire de son oncle, se souvient fort bien de l'orgueil qu'il en éprouvait et de l'émerveillement que lui causait toute « la forêt de palmes dorées » qui ornait la poitrine du célèbre Général...

Et, l'autre jour, alors que nous échangeons quelques souvenirs entre légionnaires, il m'a raconté cette histoire que je me souvenais avoir lue dans quelque livre. Car, voyez-vous, le petit Marcel n'a pu résister au désir de faire comme son père ou son oncle et, comme les Chasseurs d'Afrique ne lui disaient rien, il est venu à la Légion...

En 1908, le plus jeune « Légionnaire » de France posait aux côtés d'un Caporal de Légion, compagnon d'hôpital.





Photo SAM LEVIN

# LA CHRONIQUE DU CINEMA

**"QUEL FILM,  
QUE MA VIE!"**  
confie  
**FERNAND GRAVEY**  
a GUY de GEORGES

« Quel film, que ma vie ! » confie Fernand Gravey à Guy de Georges.

J'aurais pu tutoyer Fernand Gravey (et nombre d'entre vous, amis, aussi!), à deux occasions: comme ce très grand acteur franco-belge, je fus légionnaire; comme lui, je combattis en Alsace et en Allemagne, lors de la « dernière conflagration », comme dit la presse d'information.

J'aurais pu, de même, connaître Fernand Gravey, à Cannes, où il a son appartement secondaire (ou tertiaire, qui sait?), avenue des Hespérides. La Fortune a voulu que je le joigne à Paris, où s'il n'est pas sous le feu des sunlights ou sous celui, plus doux, de la « rampe », il vit avec son épouse, Jane-Fernand Gravey, dans le huitième...

Fernand Gravey ne cache pas (ou ne cache plus) son état-civil (moi non plus, d'ailleurs!). Vous savez ou vous saurez tout de lui. Son patronyme véritable est Fernand Martens; il est né, à Bruxelles, le 25 décembre 1905, « au moment où le soleil passait dans le 1<sup>er</sup> décan du Capricorne », comme dirait ma secrétaire. Ne me demandez pas ce que produit cette grande conjonction, demandez-le plutôt à Fernand Gravey lui-même... Cet homme singulier est marié, depuis l'an de grâce 1927, avec une dame charmante et distinguée, née Jane Renouardt, ce qui, me souffle-t-on, est dû « par la progression du soleil au trigone de Jupiter, qui a eu lieu l'année de l'heureux mariage ».

Votre Serviteur: Monsieur, vous avez débuté, tout enfant, au théâtre belge des « Galeries Saint-Hubert », que dirigeait votre

père. Votre premier rôle est de théâtre: c'est « La Rafale ». Ne gardez-vous pas, à partir de vos souvenirs d'enfance, de piété filiale, de débutant, une plus chaude intimité avec le théâtre, qu'avec le cinéma?

Fernand GRAVEY: Etant pour ainsi dire né dans un théâtre de père et de mère comédiens, le théâtre est pour moi le berceau de ma vie et de ma profession. Ce qui est rare !!

V. S.: Vous avez « tourné » (... et bien tourné!), pour la première fois, en 1939, dans « L'Amour Chante ». Qu'avez-vous, dès lors, pensé du « Septième Art »? Cet art qui est le plus compliqué de notre époque, les éléments artistiques s'y mêlant si étroitement aux éléments industriels et financiers...

Fernand GRAVEY: Je m'y suis intéressé techniquement dès mon premier film, et j'ai eu la chance de faire un stage d'un mois comme assistant caméraman.

V. S.: Vous avez incarné bien des héros. Je revoyais, il y a quelques mois, à la Télé, votre si sobre Du Guesclin; « Toute la ville danse » fit, de vous, Johann Strauss; à nouveau martial, vous avez campé un demi-solde, dans « La Rabouilleuse »; dans « L'Enigme du Temple », sujet, qui, en qualité d'amateur d'Histoire, me passionne, vous avez été un parfait Barras. J'en passe, et des meilleurs, sans doute. Avez-vous un goût particulier pour les compositions d'hommes célèbres? Dépouillez-vous le personnage, dès le « dernier tour de manivelle », ou vous sentez-vous marqué par le rôle, au-delà du temps de tournage? Voyons si vous vérifiez Diderot, sur ce point.

Fernand GRAVEY: Peut-être que l'intérêt que je porte à l'Histoire m'a-t-il

attiré vers ces rôles; mais j'aime trop la vie pour qu'une fois terminé le jeu, mon personnage me poursuive. Un acteur doit, avant tout, garder la tête froide, afin de pouvoir observer la vie qui l'entoure et tenir le rôle humain auquel il se doit.

V. S.: Puis-je savoir s'il est un personnage que vous avez rêvé de représenter, à l'écran ou sur les planches, et que vous n'avez pas encore joué?

Fernand GRAVEY: Oui, Mascarelle des « Précieuses Ridicules » à la scène bien entendu; à l'écran... le prochain.

V. S.: De même, une pièce, un sujet vous ont-ils tenté particulièrement?

Fernand GRAVEY: Oui, « Harvey », l'histoire du Grand Lapin Blanc.

V. S.: Vous y étiez, c'est vrai, particulièrement à l'aise, spirituel, c'était un plaisir de vous voir interpréter ce rôle de délicieux pochard. L'effet comique était irrésistible!

Fernand GRAVEY: C'était une excellente pièce.

V. S.: A la rigueur, un acteur de métier, peut-il tout jouer? Tous les genres?

Fernand GRAVEY: Bien sûr. C'est l'ambition de tout acteur digne de ce nom, je dirai même: de ce titre.

V. S.: Admettez-vous qu'un homme de théâtre ou de cinéma doive jouer tous les rôles, même celui, par exemple, d'un personnage qui, dans la vie, lui répugnerait? Etes-vous d'avis qu'un acteur a le droit de coopérer à toute œuvre, même pernicieuse, même immorale?

Fernand GRAVEY: Oh, non! A moins que le besoin de nourrir sa famille le pousse à accepter... et alors là, le comédien a tous les droits, n'est-ce pas?

V. S.: Vous avez la réputation d'être un camarade sûr et loyal, ce n'est pas surprenant, de la part d'un ancien légionnaire au candide képi! Vous avez, un jour, rappelé pour « Cinémonde », le mot de Cocteau: « Nos amis morts nous protègent », et vous avez prononcé de très nobles paroles, sur ceux qui vous ont aidé, inspiré, ou ceux qui ont joué avec vous, le jeu. Si l'on vous demandait de composer un florilège, quels amis, quels camarades, y mettriez-vous?

Fernand GRAVEY: Max Deurly, Victor Boucher, Signoret (Gabriel), Harry Baur.

V. S.: Nous avons vu beaucoup d'acteurs venir à la mise en scène. Vous tentez-elle? Le métier d'acteur prépare-t-il à celui de metteur en scène?

Fernand GRAVEY: Je viens de mettre en scène « Le Signe de Kikota » de Roger Ferdinand aux « Nouveautés ». Il est évident que le métier d'acteur prépare à la mise en scène, mais je crois qu'il faut avoir fait tout les métiers de notre belle profession: souffleur, machiniste, électricien, accessoiriste, régisseur... Je parle en connaissance de cause!

V. S.: Mes cinq enfants me valent d'être membre d'associations de parents d'élèves. Lors d'une récente réunion, j'ai proposé la fondation du Ciné-Club, à l'usage des étudiants des classes secondaires, avec, évidemment, débats, causeries y afférentes. J'ai récolté peu de suffrages. Ne croyez-vous pas que le Cinéma, comme le Théâtre ou tel autre art, peut donner matière à études? Ou bien estimez-vous, avec certains, que le Cinéma est un art mineur?

Fernand GRAVEY: Le Cinéma n'est pas un art mineur... mais, dans certains cas, il l'est devenu! Mais j'aimerais voir proliférer le Théâtre-Club.

V. S.: Questions peut-être un peu indiscrettes: si vous deviez désigner votre propre film préféré, lequel choisiriez-vous? Pourquoi?

Fernand GRAVEY: « Si j'étais le Patron », parce que personne n'y croyait, sauf moi, et que j'ai eu la joie et la chance d'avoir le grand Max Deurly pour partenaire.

V. S.: Si votre vie était à refaire, comme dit l'autre, et que la carrière artistique vous soit fermée, quel métier exerceriez-vous?

Fernand GRAVEY: Marin... si j'avais pu!

V. S.: Nous avons remonté votre prestigieux passé. Nous est-il possible de savoir ce que vous préparez, en ce moment? Nous savons que vous ne faites jamais relâche...

Fernand GRAVEY: « Le Signe de Kikota » que je viens de mettre en scène et que je passe tous les soirs. Plus, un film en février.

V. S.: Relisant, l'autre soir, une revue de cinéma, je relevai la conclusion de l'astrologue de service, qui signait « Astradamus »: « Vers 1960 (ladite revue date de 1949), la progression de Vénus et du Soleil sur la conjonction Mars-Saturne peut marquer un événement imprévu qui limitera la carrière de Fernand Gravey. » Cette prédiction se vérifie-t-elle, à vos yeux? Avez-vous des projets d'avenir qui vont dans le sens de ce Monsieur Astradamus qui prophétisait, il y a une décennie?

Fernand GRAVEY: Cher ami, ne croyez-vous pas que la vie nous apporte inéluctablement nos joies et nos peines... sans que pour elle on s'attache aux élucubrations de personnes désireuses de nous gâcher nos surprises?

V. S.: Est-il une question que les interviewers ne vous ont encore jamais posée? Laquelle?

Fernand GRAVEY: Pourquoi je préfère nos « frères inférieurs »?

V. S.: Où avais-je la tête? L'un de mes meilleurs amis, Guy Cantenot, médecin-vétérinaire au grand cœur, m'avait dit votre attachement à ces « Bêtes », que je préfère aussi appeler « Animaux ». Votre préféré est Kiki-de-Rocheville, chien à trois pattes. Guy pourrait vous dire que j'ai eu un chat, également à trois pattes. Ce rappel m'aura permis de découvrir un des aspects de votre caractère!

Certes, il me restait bien des sujets à aborder, avec le délicieux comédien, si parfaitement consciencieux, si éminemment modeste, si complet, aussi, qu'est Fernand GRAVEY. Par exemple, nous eussions pu, ensemble, parler des différentes écoles et « lignes de force » du Cinématographe, de la « nouvelle vague »; j'aurais pu demander à notre ami s'il préfère le Beaujolais ou les à notre ami s'il préfère le Roquefort ou le Bleu de Vins d'Anjou, le tir aux pigeons ou les joutes électorales. Ce sera, s'il le veut bien, pour la prochaine vague. Malgré un travail « de la prochaine vague », Fernand GRAVEY m'a reçu, à Romain, Fernand GRAVEY m'a reçu, à la bonne franquette, souriant, détendu. Il ne m'appartenait pas, sous prétexte qu'il m'avait obligé, de le contraindre.

Merci, Monsieur GRAVEY! Toute notre reconnaissance, légionnaire MARTENS! Après notre ami Georges SIMENON, qui n'avait pas hésité à me confier, pour « KEPI BLANC », une page inédite, un deuxième « Français de Belgique » vient d'animer nos colonnes. Vous voyez bien que les Belges ne sont plus des tire-au-chose!

Guy de GEORGES

## BIOFILMOGRAPHIE DE FERNAND GRAVEY

(Outre films muets dans rôles d'enfant), notamment dans « Sans Famille ».

- en 1930: L'Amour Chante
- en 1931: Chérie Marions-nous - Un Homme en Habit - Tu seras Duchesse - Coiffeur pour Dames
- en 1932: Passionnément - Le Fils Improvisé - A Moi le Jour, à Toi la Nuit - Le Père Prématuro
- en 1933: La Guerre des Valses
- en 1934: Queen's Affair - Bitter Sweet - Si J'étais le Patron - C'était un Musicien - Nuit de Mai
- en 1935: Monsieur Sans-Gêne - Parade à Quatre - Antonia Romance Hongroise - Variétés - Fanfare d'Amour
- en 1936: Touche-à-Tout - Sept Hommes une Femme - Mister Flow
- en 1937: Le Grand Refrain - Le Mensonge de Nina Petrovna - The King and the Chorus Girl (Le Roi et la Figurante)
- en 1938: Fools for Sacandai - The Great Waltz (Toute la Ville Danse) - Paradis Perdu
- en 1939: Le Dernier Tournant
- en 1941: Histoire de Rire
- en 1942: Romance à Trois - La Nuit Fantastique - Le Capitaine Fracasse
- en 1943: Domino - La Rabouilleuse
- en 1944: Pamela
- en 1946: Il suffit d'une Fois
- en 1947: Le Capitaine Blomet
- en 1948: Du Guesclin
- en 1950: Le Traqué - La Ronde - Mademoiselle Ma Femme
- en 1951: Ma Femme est Formidable
- en 1952: Le Plus Heureux des Hommes - Mon Mari est Merveilleux
- en 1953: L'Age de l'Amour - Si Versailles m'était conté
- en 1955: Parce que je vous aime - Treize à Table
- en 1956: Courte Tête - Mitsou
- en 1957: La Garçonne
- en 1958: Le Temps des Oeufs Durs
- en 1959: L'Ecole des Cocottes - Parisien Malgré Lui

N. B. Je suis gré à Mademoiselle Jeanette Delplace, assistante de Monsieur Maurice Bessy, des renseignements qu'elle a bien voulu me communiquer, sur la carrière de Monsieur Fernand Gravey.

G. D. G.

# La lettre de PARIS

Monsieur,

*A l'heure où les hommes s'esbaudissent de par le monde au seuil de l'Année Nouvelle, je n'attends plus que les douze coups annonciateurs de l'huissier implacable.*

*Voici pourquoi.*

*Le jour du réveillon de Noël, je disposais les dernières guirlandes sur mon petit sapin enneigé de coton quand un aimable facteur m'apporta l'enveloppe du percepteur. Si l'enveloppe était bleue, la missive était noire. Il me réclamait tout ce qui n'est pas à demander en période de cadeaux: de l'argent. Huit jours plus tard, m'appêtant à sabler le champagne pour la veillée du Nouvel An, nouvelle lettre m'annonçant un rappel sur des impôts déjà payés... Quelle indécatesse... C'en était trop.*

*Alors, tandis que mes voisins s'amuse et dansent, j'appelle ma Muse et pense.*

*En vers. Pour me consoler.*

*Je prends donc la liberté, ce qui, heureusement, ne coûte rien encore, de vous faire parvenir ce qui suit.*

Zéro, je retiens deux, je pose la virgule...

Il m'a fallu hélas! ma déclaration faire.  
Non pas lettre d'amour. Déclarer mon pécule.  
Et, comble d'infamie, il ne me faut rien taire.  
Inscrire tous ses noms en lettres majuscules,  
Avouer si oui ou non on est célibataire,  
Si l'on est honnête homme ou même une crapule,  
Si l'on fait des enfants, si on aime sa belle-mère,  
Si on a des lingots ou plus rien que des bulles,  
Si vous n'êtes pas mort des suites de la guerre,  
Si vous êtes sain d'esprit ou un ministre nul,  
Si vous touchez des rentes ou bien pleurez misère,  
Tout, oui, il faut tout dire. Et après on calcule.  
Zéro, je retiens deux, pour les frais forfaitaires  
Je multiplie par dix, je pose la virgule,  
J'ajoute mes valeurs, françaises et étrangères...  
Centaines et milliers maintenant s'accumulent.  
Mes frais professionnels et mes rentes viagères  
Devant mes yeux rougis tournent et gesticulent.

Zéro plus zéro et moins zéro, virgule...

Tout à coup, je m'arrête. «A quoi tout cela sert,  
Pensais-je en m'épongeant, tous ces travaux d'Hercule?  
Pour donner mon argent? Qui en est l'héritière?  
Qui me pressure ainsi comme en des tentacules?»  
«L'Administration, pour régler ses affaires»,  
Me répond un quidam comme moi noctambule  
Qui par les rues, ce soir, apaise sa colère.  
Aussitôt je comprends. La vue d'un édicule  
Pro-pisse et odorant tous mes problèmes éclaire.  
Si l'on peut faire pipi, sans peur de ridicule,  
C'est grâce aux lourds impôts de mon propriétaire.

Zéro, je retiens un et je pose la virgule...

Et le contractuel, de l'aube au crépuscule,  
Qui me coll' des P.V., je suis un peu son père.  
Et puis, notre bombe A qui, par ses molécules,  
Champignonna gaiment, je puis en être fier:  
C'est moi qui l'ai payée. Ainsi que l'opuscule  
D'ailleurs où vous, moi, nous, inscrivons nos salaires.  
Je ne peux plus me plaindre et traiter de cocu — les  
Ceux qui, à la Radio, chanteurs ou reporters,  
Bêtises sur erreurs tristement éjaculent:  
Ils meurent tous de faim. Je n'paie pas assez cher.  
Mais je suis bien content de voir qu'on ne recule  
Devant rien. En effet, rien n'est trop beau pour plaire  
A Nikita. Puisqu'il préfère la Vistule  
A la Seine, on mettra partout des frigidaires.  
Et l'heure de Moscou sera sur nos pendules  
Quand il nous reviendra. Pas de protestataires  
Du Vodka Cola oui, nous boirons chez Jules.

Zéro et infini avec ou sans virgule.

Mais si le Négus vient, et sans en avoir l'air,  
Nous le réchaufferons sous un lourd opercule...  
Lorsque l'on nous pressure il faut toujours se taire.  
C'est vous, c'est moi, qu'on met sur la bascule  
Aux gros sous. Vous parlez d'une affaire!  
De Marseille à Bordeaux, de Montpellier à Tulle  
Partout il faut payer. Sans crier. Ah! Tonnerre.  
Et l'on paie, en faillite ou bien bénéficiaires.

Zéro, je retiens rien, pas même une virgule.